



LE CAPITAINE DES ARCHERS

CLICHY. — Impr. de Maurice Loignon et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12

[redacted]

LE

CAPITAINE DES ARCHERS

PAR

ADOLPHE FAVRE

Auteur du CARREFOUR DE LA CROIX et de L'AMOUR ET L'ARGENT.

I

PARIS
ARNAULD DE VRESSE, ÉDITEUR
55, RUE DE RIVOLI, 55
—
1863



I.

I.

La Maison de la porte Barbelle.

Notre grand roi saint Louis avait fort à cœur les choses de Dieu; il se plaisait à enrichir les églises existantes, et en fondait souvent de nouvelles. Sa

libéralité religieuse, bien connue, attirait perpétuellement à Paris ou dans les environs des communautés qui se recommandaient à lui, certaines d'obtenir un établissement.

C'est ainsi qu'en 1258, une confrérie de Frères de la Croix, venue du midi de la France, implora la bienveillance du roi et le droit d'entrer à Paris; droit que saint Louis accorda. Le monarque fit plus encore : malgré les criailleries des seigneurs ecclésiastiques, il donna aux nouveaux frères un terrain voisin de la porte Barbette, sur lequel s'élevait

la maison de l'ancienne Monnaie du roi, et paya les frais de construction d'une église qui fut dédiée sous le vocable de Sainte-Croix.

Voici comment l'historien Joinville rapporte ce fait :

« Vers ce temps, revint une autre
» manière de frères qui se faisoient
» appeler Frères de Sainte-Croiz,
» lesquels portoient la croiz devant
» leur piz (poitrine), et requistrent
» au roy qu'il leur aidast. Le roy le
» fist volontiers, et les herbergea en
» une rue appelée le quarrefour du

» Temple, qui ores est appelée la
» rue Sainte-Croiz. »

C'est la rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie et l'église des frères occupait une partie du passage de ce nom.

Cette église, bâtie par Pierre de Montreuil, était attenante à la maison qu'habitaient les religieux. Elle formait une petite croix latine; l'extérieur, de ce style sarrazin fort en vogue au treizième et au quatorzième siècle, était excessivement travaillé. Au dedans, une plus grande simpli-

cité d'architecture disparaissait sous la profusion des ornements dont la piété de Louis IX, et plus tard celle des fidèles, enrichirent la nouvelle église.

Or, et sans suivre l'histoire — d'ailleurs fort obscure — de l'église Sainte-Croix, nous dirons qu'au milieu du quatorzième siècle elle ne manquait pas de réputation, grâce à la parole éloquente que les frères de la Croix y faisaient souvent retentir.

Donc, c'était par une des premières journées d'octobre 1356, une foule animée parcourait les rues de Paris, et

grand nombre d'hommes et de femmes entraient à l'église Sainte-Croix. Sur toutes les physionomies se peignait une morne tristesse, et je ne sais quoi d'alarmant circulait dans l'air.

C'est que l'on venait d'apprendre dans la capitale un bien douloureux événement : le 19 septembre précédent, le roi Jean avait été battu à Poitiers par les Anglais et fait prisonnier.

Dès que la nouvelle était arrivée, le dauphin Charles, fils aîné du roi, de concert avec Etienne Marcel, pré-

vôt des marchands, s'était proclamé lieutenant du royaume; et, en ce jour, le peuple se rendait aux églises pour implorer la bénédiction de Dieu sur le régent et prier pour le retour du roi.

Toutefois, dans les plus grandes calamités, il se trouve certains esprits qui, soit insouciance, soit philosophie, ne se laissent pas entraîner à la tristesse générale. De ce nombre était messire Raoul d'Herbignières, chevalier normand, en ce moment à Paris, et qui, malgré son attachement pour le roi, avait jugé superflu de se communiquer la moindre dose de chagrin.

Néanmoins, le matin, vers midi, messire Raoul était sorti de l'affreuse chambre qu'il occupait non loin de la petite église Saint-Landry, en la Cité, et avait passé partie de son temps à courir les rues de la ville, regardant assez effrontément les femmes, suivant son irrévérencieuse coutume.

Ce chevalier d'Herbignières était un homme d'une trentaine d'années, merveilleusement taillé; il était grand, bien fait, brun de cheveux, blanc de peau; il avait l'œil gris et vif, la bouche moqueuse, et portait l'épée

d'une façon superbe. C'était un gaillard à bonnes fortunes, et qui se dépêchait, pendant le court séjour qu'il devait faire à Paris, d'y goûter un peu de tous les plaisirs, attendu qu'il allait prochainement quitter le pourpoint pour l'armure, et rejoindre, suivant les ordres de son père, l'armée royale en Touraine.

En trottant par les rues, il se trouva que Raoul passa devant l'église Sainte-Croix, au moment où la foule s'y portait.

Raoul avait oublié sa prière du

matin ; il entra à l'église pour réparer ce péché d'omission.

Le chœur, la nef et les chapelles étaient déjà remplis ; c'est avec difficulté que le chevalier se plaça contre un pillier peu distant de la chaire, derrière une jeune femme qui était entrée suivie d'une servante. La dame paraissait contrariée de ne pas être arrivée jusqu'aux bancs qui garnissaient la partie supérieure de l'église ; mais force était de s'arrêter ; la foule, compacte et serrée, ne permettait pas d'aller plus loin.

Bientôt, un frère de Sainte-Croix monta en chaire, et après que les chantres eurent psalmodié quelques psaumes, le religieux commença son sermon.

Quand Raoul eut entendu qu'il s'agissait des malheurs de la patrie, causés, disait le prédicateur, par les péchés du peuple, il se fût volontiers retiré; mais la chose était impossible : le chevalier d'Herbignières se trouvait pressé dans un flot de population dont il ne pouvait songer à se dépétrer.

Au demeurant, messire Raoul perdait beaucoup en n'écoutant pas le sermon. Le frère qui prêchait avait un organe puissant, une grande chaleur, et sa pensée, sans nul souci d'emprunter plus d'éclat aux formes élevées de l'éloquence, n'en était pas moins profonde et se trouvait mieux saisie par les masses : c'était un prédicateur populaire.

Quoi qu'il en soit, Raoul, disons-nous, se souciait peu du sermon. Retenu prisonnier, il lui fallait une distraction ; il la trouva dans l'examen des femmes qui occupaient la majorité de l'église.

Il était d'usage alors que les femmes occupassent le côté gauche des temples, tandis que les hommes se mettaient à droite; mais ce jour-là, il y avait telle affluence qu'il en était résulté un mélange inaccoutumé : c'est ainsi que le chevalier se trouvait avoir devant lui la dame et la suivante dont nous avons parlé.

Naturellement, les regards de Raoul en vinrent à se fixer sur cette dernière, qui était la plus rapprochée de lui; de temps en temps elle se retournait d'un petit air impatienté, ce qui donna occasion à son voisin de

remarquer qu'elle n'était nullement désagréable. C'était une jeunesse de dix-huit ans à peine, à la mine éveillée, au teint frais et vermeil, une de ces luxuriantes beautés auxquelles on pardonne volontiers de n'avoir point cette régularité de trait qui caractérise le type grec.

— N'êtes-vous point trop serrée, ma mignonne, au milieu de cette cohue? lui demanda tout-à-coup le chevalier à voix basse.

— Peut-être bien, répondit la fille de même; toutefois je n'en puis mais.

— Le cher frère prêcheur, me semble-t-il, pourrait au moins accourcir son sermon.

— D'autant qu'il parle trop bien pour nous petites gens; Dieu me pardonne si je comprends la moitié de ce qu'il dit!

— N'êtes-vous point de la ville?

— Que si!

— Et vous y servez?...

La conversation commencée allait

sans doute continuer, et la suivante, répondant aux questions de Raoul, n'aurait pas tardé à commettre quelque sottise de langue, lorsque la dame sa maîtresse se retourna, et fronçant ses noirs sourcils :

— Vous plaît-il d'ouïr et de vous taire? dit-elle d'une voix brève.

La servante, honteuse, reprit sa position première, tournant le dos à Raoul.

— La jolie femme! murmura celui-ci en lui-même, en pensant à

celle dont la parole avait si promptement ramené le silence.

En effet la dame en question méritait l'épithète un peu familière, peut-être, que lui adressait Raoul à part lui.

Donc, voici son portrait en deux lignes :

C'était une grande femme, très-brune. Elle avait de beaux yeux noirs surmontés d'admirables sourcils qu'on eût dit faits d'un coup de pinceau. Elle pouvait avoir vingt-trois ou vingt-

quatre ans. Vêtue d'une robe de drap fin, dont le corsage était fourré de martre et d'hermine, la tête à demi couverte d'un chaperon qui dérobait la vue de sa chevelure, sans doute magnifique, on reconnaissait en elle la dame noble, un peu fourvoyée au milieu du peuple qui remplissait l'église Sainte-Croix.

C'est en effet l'idée qui vint au chevalier d'Herbignières.

— Par mon âme! pensa-t-il, cette princesse s'est fourvoyée. Après tout, je le suis moi-même.

La dame était fourvoyée; Raoul l'était aussi : premier point de contact qui autorisait le chevalier, suivant sa manière de voir, à offrir son bras à la dame au sortir de l'église. Ce qu'il se promit de faire.

Le sermon dura encore trop longtemps, au gré de Raoul. Quand il fut enfin terminé, les chantres entonnèrent leurs vêpres et un mouvement se fit dans l'église. On commençait à sortir.

A moins de sortir par les fenêtres, ce qui ne se fait pas d'ordinaire, il

fallait suivre le flot qui s'écoulait lentement au dehors. Le chevalier le suivit, sans perdre de vue la dame inconnue, qu'il avait laissée passer devant lui.

On arriva enfin au portail, et Raoul ayant pris le goupillon sur le bénitier, l'offrit gracieusement à la dame ; l'offrande de l'eau bénite ne se refusait jamais ; l'inconnue toucha le goupillon du bout de ses doigts effilés et se signa avec piété ; puis après avoir une dernière fois salué le maître-autel, elle descendit les cinq ou six degrés qui menaient au sol de la rue.

Cette rue, qui touchait au carrefour du Temple, et que nous appelons rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie, se nommait alors rue des Champs-aux-Bretons.

Quand on fut dehors, Raoul, sans s'inquiéter du grand nombre de personnes qui se trouvaient encore présentes, s'avança vers la jeune femme.

— Belle dame, dit-il, vous ne me refuserez point l'honneur de vous accompagner jusqu'à la porte de votre demeure.

— Pardon, Messire, lui répondit

la dame avec une parfaite aisance; il fait grand jour et les rues sont peuplées de monde; voici d'ailleurs ma suivante qui me sert de chevalier.

Et la jeune femme saluant Raoul tourna la rue des Billettes, qu'on appelait aussi rue *où Dieu fut Bouilli*, parce qu'elle avait été habitée, quelque cinquante ans plus tôt, par un juif nommé Jonathas qui avait commis le sacrilége de plonger dans l'eau bouillante une sainte hostie, sacrilége pour lequel il avait été bel et bien brûlé vif. Quatre années plus tard, une église fut érigée sur le lieu de

cette profanation; c'est encore aujourd'hui l'emplacement où se trouve le temple consacré aux protestants de la confession d'Augsbourg.

Cette échappée ne faisait pas le compte de d'Herbignières; c'était un garçon très-sûr de lui-même et tenace au possible. En quelques pas il eut rejoint la fugitive.

— Votre chevalier ne manque pas de charme, belle dame, dit-il en s'approchant, mais, ce me semble-t-il, il vous serait d'un faible secours contre les larrons mendiants, qui, par ces

temps de misère.... Acceptez ce bras, et voici mon épée qui saura vous protéger.

— Bon Dieu! Messire, que parlez-vous de larrons, en plein jour, sous le soleil.

— Eh! eh!... je veux bien que vous n'en rencontrerez point d'assez curieux pour visiter votre escarcelle; mais il en est d'autres que vos charmes rendront hardis. Je pourrais vous conter mainte histoire... Tenez, ces derniers jours, non loin de la porte Saint-Honoré...

— Messire chevalier, — je suppose que vous l'êtes, — je vous adjure de me laisser en paix.

— Oui, belle dame, je suis chevalier, et de plus, trop admirateur de votre personne pour vous laisser aller ainsi.

— Messire, ce sont là des compliments que l'honneur défend de faire à une femme mariée.

Ces derniers mots furent dits sèchement.

La dame était arrivée à la rue de

la Verrerie : elle tourna à gauche, toujours suivie de sa servante qui ne disait mot.

— Me permettrez-vous au moins de vous suivre à distance, demanda encore Raoul, afin d'être prêt à venger la première offense qu'on tenterait de vous faire ?

La dame sourit de ce dévoûment chevaleresque.

— A votre aise, Messire, répondit-elle ; je vous engage seulement à ne point vous aventurer jusqu'aux

alentours de ma demeure, il y aurait un danger.

— Un danger! vive Dieu! je le braverai.

— Il est de ceux qu'on ne brave pas; à quoi vous servirait-il d'aller vous heurter la tête contre le roc?

— Quel est donc ce danger, belle dame?

— La sévérité de mon mari, qui est, avec justice, inexorable pour quiconque ose me faire la cour.

— Alors, belle dame, je ne manquerai pas d'exciter sa colère, car je n'aurai sûrement point la force de vous quitter avant que de vous avoir vue disparaître derrière la porte de votre prison.

— Folie !

— Amour !

— La dame se tut et hâta le pas.

La suivante, toujours derrière, se tenait à quelque distance.

— Si tu me dis son nom, demanda tout bas Raoul en s'approchant d'elle, je te donne une demi-livre parisis.

— Voyons l'argent, fit la suivante.

— Oh! oh! tu doutes!... Voilà.

Et d'Herbignières mit une pièce toute neuve dans la main de la jeune fille.

— Eh bien! dit celle-ci, elle s'appelle...

— Petite! fit la dame en se retournant, plus près de moi!

D'un bond la suivante eut rejoint sa maîtresse.

— Volé! pensa le chevalier.

En effet, il n'y avait plus moyen que la suivante, ainsi rapprochée de la dame, pût dire le nom demandé; elle n'en avait pas moins gardé l'argent dans sa main fermée.

Représentez-vous de nos jours un lion parisien soudoyant un gamin pour apprendre de lui quelque chose, et voyant le gamin filer avec le louis qu'il a retenu entre ses doigts tout

en gardant ce qu'il sait. Le lion ferait, malgré la différence des siècles, une figure exactement semblable à celle que prit le chevalier d'Herbignières.

Il ne fallait guère songer à renouer avec la dame la conversation brisée.

— Bah! se dit Raoul, elle ne peut demeurer loin d'ici; en la suivant jusqu'à sa maison, je saurai ce que je voudrai.

Mais la dame était arrivée rue Porte-Baudet, qui correspondait au commencement de la rue Saint-Antoine... Hélas! nous nous trompons, la pauvre rue

Saint-Antoine a disparu en grande partie sous le marteau démolisseur, et la rue de Rivoli s'élève sur son emplacement. Toujours la rue de Rivoli; dans dix ans, il n'y en aura pas d'autre à Paris.

Ce serait peut-être ici le moment de tirer une courte parenthèse pour gémir tout à l'aise, — au simple point de vue du pittoresque et des souvenirs historiques, — sur la transformation que Paris subit de nos jours.

Ces vieilles maisons délabrées, sur chacune desquelles on semblait lire quelque récit du temps passé, il n'y en aura bientôt plus.

Ces rues étroites et tortueuses, qui nous rappelaient le vieux Paris, qui nous faisaient vivre, avec un peu d'illusion, de la vie du quinzième siècle, on les cherche, tant elles sont devenues rares.

Il n'y a pas jusqu'à la tour Saint-Jacques, cette magnifique poussée de l'architecture sarrazine et gothique, ce joyau qu'on veut bien conserver... on la gratte, la pauvre tour, on la nettoie, on lui garrotte les pieds, sans s'apercevoir qu'on lui enlève la peau, qu'on la fait souffrir, et qu'on risque de la faire mourir de douleur et de chagrin.

Or, il y avait une poésie vraie dans ce vieux et infect Paris, mais il y avait aussi une population qui s'étiolait, qui manquait d'air; on lui en a donné en perçant de larges rues au milieu de ce dédale. On a jeté bas ces maisons vieillies qui pouvaient à peine supporter le poids de leurs ans, et on les a remplacées par de solides et saines habitations.

Allons, trève à nos sorties, il vaut mieux être philanthrope que rêveur. C'est égal, le nettoiement de la tour Saint-Jacques n'est pas toujours facile à pardonner, même à côté de ces splendeurs bourgeoises.

Un peu avant d'arriver à la porte Baudet, la dame et sa suivante prirent à droite une petite rue qui menait au bord de la Seine. Raoul suivait toujours. Ils étaient alors rue du Figuier.

Quand la jeune femme fut à l'extrémité de cette ruelle, elle parut hésiter un moment et s'arrêta.

— Ah!... fit le chevalier en pressant la marche pour ne pas se trouver trop éloigné, serait-ce dans ce coin obscur que ma belle inconnue demeurerait. Voyons.

Il s'arrêta à son tour.

— Bah! ce sont les ornières qui l'embarrassent, dit-il en remarquant la boue qui obstruait la rue, dont aucune encore n'était pavée, — excepté les quatre rues qu'on appelait la Croisée de Paris, — et dans laquelle il s'était lui-même enfoncé jusqu'à la cheville.

Ce n'était point cela, car après une minute d'hésitation la dame s'avança vers Raoul. Sa figure avait perdu un peu de la hauteur qu'on y remarquait d'abord; ses yeux étaient moins altiers et sa poitrine se soulevait avec émotion.

— Messire chevalier, dit-elle, je

vous conjure, dans votre intérêt, de ne point aller plus loin; ma recommandation est sérieuse, profitez-en.

— Vous craignez donc pour moi? demanda Raoul avec assez d'impertinence.

— Il me serait toujours pénible de voir un loyal gentilhomme devenir victime de son obstination, répondit très-naturellement la dame.

Le chevalier réfléchit.

— Elle ne veut que m'éloigner, pensa-t-il; c'est clair.

Il reprit tout haut :

— Belle dame, votre volonté sera respectée : je n'irai pas plus loin.

La dame, rassurée, salua et s'éloigna.

— Odette, dit-elle en revenant près de sa suivante, je te défends de parler à qui que ce soit de la rencontre que nous avons faite.

Odette prit note de la défense, tout en remarquant que c'était la première fois que sa maîtresse prenait tant de souci d'un galant.

Les deux femmes tournèrent ensemble la rue et suivirent la berge du fleuve, se dirigeant vers la porte nommée ***Barbelle-sur-l'Eau***, qui fermait Paris de ce côté, presque à la hauteur de la rue Saint-Paul, et où se terminait l'enceinte fortifiée élevée sous le règne de Philippe-Auguste. A deux pas, comme une vigilante sentinelle, se dressait la tour de Billi, dont l'ombre ondulait dans la Seine.

En cet endroit, les maisons devenaient rares et les passants plus rares encore.

Raoul, en lui-même, se sentait énor-

mément contrarié d'avoir fait tant de chemin pour rien. Qui l'empêchait de suivre encore? Sa promesse. C'était un obstacle que Raoul avait la candeur de considérer comme sérieux.

Comment faire?

Le chevalier ne devait pas aller plus loin, mais rien ne lui défendait de grimper sur la masure aux flancs mutilés qu'il avait devant lui, et du haut de laquelle il pourrait suivre des yeux la jeune dame.

L'obstacle à franchir avait la hauteur d'un étage.

Au risque de passer pour un voleur aux yeux de ceux qui l'apercevraient peut-être, il escalada adroitement et vivement, à l'aide des meurtrissures qui simulaient assez bien des échelons d'échelle, la hideuse bicoque et se hissa sur le toit; de là, il voyait le bord du fleuve jusqu'aux fortifications de la porte Barbelle.

Les deux femmes cheminaient, Raoul les reconnut; puis, tout-à-coup, elles s'arrêtèrent devant une vieille habitation isolée, élevée près de la porte. La suivante frappa contre une porte basse : on vint ouvrir, et, l'une

après l'autre, les deux femmes disparurent.

— Bien! se dit le chevalier en descendant de son observatoire improvisé : la dernière grande maison noire, sur le bord de l'eau, en arrivant à la porte Barbelle. Je n'oublierai pas cela.

Le jour commençait à baisser; il n'aurait peut-être pas été bon d'attendre là que la nuit vînt. D'Herbignières allongea le pas, et vingt minutes après, il entrait dans son taudis de la rue Saint-Landry, proche la cathédrale.

II.

Scène d'intérieur.

Nous supposons que le lecteur ne tiendra guère à suivre pour l'instant le chevalier, et qu'il préférera pénétrer avec nous dans la maison voisine de

la porte Barbelle-sur-l'Eau, où nous avons vu entrer la mystérieuse dame qui avait été l'objet des obsessions de Raoul.

Pourquoi, au fait, qualifions-nous cette dame de mystérieuse? C'est tout simplement la femme de Jacques des Armeries, l'un des membres du parlement de Paris, seigneur de plusieurs fiefs dans le Mantois, le Vexin et la Picardie.

En revenant de l'église, dame Hermance des Armeries passa dans une pièce du rez-de-chaussée où se trou-

vaient, en attendant le repas du soir, madame la présidente de la cour des Aides, mère d'Hermance, et le seigneur des Armeries lui-même.

Messire Jacques était debout et se promenait dans la salle. Quant à Mme de Budé, la présidente, qui avait quitté Rouen qu'elle habitait pour venir passer quelques jours auprès de sa fille, elle était assise dans un grand fauteuil sculpté, placé près de la fenêtre qui donnait sur la Seine

— Vous voilà, ma chère mie, dit-elle en voyant entrer sa fille; je regrette

bien que ma douleur de jambe ne m'ait pas permis de vous accompagner. Dites-moi, chère enfant, le frère Chrysostôme a fait un beau sermon, n'est-ce pas?

— Très-beau, ma mère; il a beaucoup parlé de nos malheurs, et nous a recommandé de prier pour le roi.

— Ce cher roi!... Hermance, ce soir, après souper, vous me direz le sermon du frère Chrysostôme.

— Qu'est-ce donc, Mesdames, que ce frère Chrysostôme? demanda messire Jacques en s'approchant.

— C'est un des frères de la maison de Sainte-Croix, dit la présidente; vous savez bien que ce printemps nous avons brodé, ma fille et moi, un tapis pour le grand autel de leur église.

— Je n'en avais point souvenance.

Ah!...

— C'est un bien digne frère, dit à son tour dame Hermance; sa parole est touchante plus qu'aucune de celles de nos autres frères prêcheurs.

— En effet, fit messire des Arme-

ries, qui ne paraissait pas fort contrarié de dire son mot, s'il justifie le nom qu'on lui donne...

— Chrysostôme? interrompit la présidente, c'est le nom d'un des Pères de notre sainte Eglise.

— Le surnom, observa Jacques.

— Du tout, Messire, répliqua vivement la vieille dame; c'est le nom d'un vasselage auquel la famille du saint évêque était attachée, ainsi que me l'a dit mon directeur, le père Génaut.

Messire des Armeries, ordinairement sérieux, se mit à rire.

— Vous direz de ma part à votre directeur qu'il n'est qu'un sot, ce qui lui est permis, et de plus un menteur, ce qui lui est défendu. Chrysostôme, belle dame, est formé de deux mots grecs qui signifient *bouche d'or*, surnom donné, à cause de son éloquence, à saint Jean d'Antioche, qui fut patriarche de Constantinople vers l'an 400 de Notre Seigneur... Et voilà quelle est la science de vos directeurs!

— Vous vous moquez toujours des

gens d'église, fit Mme de Budé; ne peut-on pas se tromper?

— Ma mère a raison, messire, dit Hermance; vous êtes trop sévère.

— Dites que je ne le suis pas assez; il y en aurait trop long à dire sur ce chapitre, n'en parlons plus.

Messire Jacques avait prononcé ces derniers mots d'un ton sec et ferme; les trois personnes se turent pendant un instant.

— En attendant, dit Mme de Budé,

rompant le silence, le roi Jean est prisonnier de nos ennemis...

— Aussi pourquoi s'avise-t-il de se faire battre par huit mille hommes, lui qui en avait quatre-vingt mille.

— Je ne connais rien aux choses de la guerre, reprit la présidente; nous devons cependant regretter un si grand malheur.

— Pourquoi faire?

— Mon Dieu, Messire, que vous êtes singulier.

— Je ne récrimine point contre le mot.

— C'est le moyen d'être d'accord. N'assure-t-on pas que déjà les Anglais s'avancent vers Paris?

— Vous n'en êtes qu'encore là de votre *Credo*, dit messire Jacques; c'est là la suite naturelle des événements, et vous pouvez vous attendre, d'ici à quelque temps, à quelque chose d'extraordinaire...

— Quoi donc d'extraordinaire? demanda vivement dame Hermance en fixant les yeux sur son mari.

Jacques ne répondit pas. Il semblait réfléchir. Les deux femmes le regardaient. Enfin, après un assez long silence, et comme se rappelant une chose oubliée :

— Ah! dit-il, chères dames, je vais vous laisser souper seules; une affaire m'appelle au dehors.

— Rentrerez-vous bientôt? demanda encore dame Hermance avec une nuance d'inquiétude.

— Ne vous en chagrinez pas, Hermance, répondit simplement messire

Jacques; je sors en compagnie de ma bonne épée, et avec l'aide de Dieu, je rentrerai sain et sauf.

— Je n'aime pas vous voir faire ces courses de nuit, observa la présidente; il arrive depuis quelques jours tant de malheurs...

— Allons, soyez en paix, je ne suis point un enfant... Dieu vous ait en sa sainte garde.

Et messire Jacques sortit de la salle, au moment même où un valet venait annoncer que le souper était servi.

— Donnez-moi votre bras, Hermance, dit Mme de Budé en se levant de son siége.

La jeune femme vint soutenir la présidente, qui se serait bien passé de ce secours si la goutte l'eût laissée tranquille.

Le souper fut très-silencieux; dame Hermance était préoccupée et la présidente jouissait, malgré ses douleurs, d'un appétit tel qu'elle devait, pour le satisfaire, s'abstenir de toute conversation.

Mais lorsqu'après le repas on re-

vint dans la salle de travail, et que Mme de Budé eut repris place dans son fauteuil, la vieille dame voulut retrouver le temps perdu et se hâta de demander à sa fille de lui redire ce merveilleux sermon du frère Chrysostôme qu'elle avait entendu aux Frères de la Croix.

Dame Hermance, tenant un ouvrage de tapisserie, s'était assise près de la présidente.

— Ma chère mère, répondit-elle, je vous raconterai sans doute ce sermon, mais permettez-moi de vous dire

quelques mots d'une autre chose qui me préoccupe beaucoup.

— Qu'est-ce donc, ma mie?

— N'avez-vous pas remarqué que depuis quinze jours les absences de mon mari sont beaucoup plus fréquentes qu'autrefois?

— Oui, en effet, cela vous inquiète t-il?

— Un peu, ma mère?

— De la jalousie! fi donc, ma fille, dit en riant la présidente.

Dame Hermance ouvrit ses grands yeux, toute surprise d'un reproche auquel elle ne s'attendait guère.

— Je ne suis point jalouse, ma mère, répondit-elle ensuite; mon inquiétude a une autre cause.

— Laquelle donc, ma mie?

— Je ne saurais vraiment vous l'expliquer; cette inquiétude vient de ce que j'ignore le motif de ces continuelles sorties, et que mon mari ne m'en a jamais rien dit.

— Vous avez bien tort, mon en-

fant; dans ces temps de troubles et de misères, un homme politique comme votre mari a de grands soucis et de nombreuses occupations. Les États-généraux ne doivent-ils pas être prochainement assemblés? Messire Jacques peut avoir à s'entendre avec les membres qu'il connaît... Que sais-je, moi!

— Que sais-je aussi!

— Ah! ma chère mie, que ne sommes-nous encore au bon temps de notre roi Philippe VI; nous avions alors la guerre, c'est vrai, mais au

moins c'était loin de nous, et Paris, notre chère ville, était heureuse et tranquille. Il faut que notre pays soit devenu bien pervers et bien pécheur pour que Dieu ait jugé bon de lui infliger de telles douleurs; le roi prisonnier, les Anglais presque à nos portes, et chez nous la misère et la peur! Messire Jacques a bien raison quand il dit qu'il faut s'attendre à quelque chose d'extraordinaire.

— C'est précisément cette parole, dit dame Hermance, qui fait naître mes inquiétudes; mon mari l'a déjà répétée plusieurs fois. Je vous dis,

ma mère, que messire des Armeries n'aime pas monseigneur le Dauphin, et que...

— Ma fille, vous dites une sottise; monseigneur le Dauphin, remplaçant le roi, nous lui devons tous le respect, l'amour et l'obéissance. Comment supposez-vous que votre mari puisse manquer à ces devoirs?

Dame Hermance jeta sur sa mère un regard respectueux, sans doute, mais dans lequel on pouvait lire la conscience d'une supériorité incontestable. Cela voulait dire : — Il est inu-

tile que j'en dise davantage, je ne serais pas comprise. Dame Hermance changea donc de conversation.

— Je vais maintenant vous dire, ma mère, le sermon du frère Chrysostôme.

— C'est cela, ma mie, je suis tout oreilles.

Nous nous abstiendrons de répéter l'analyse très-étendue que dame Hermance donna du sermon si vanté, nous craindrions d'arriver au résultat qu'elle obtint elle-même, c'est-à-dire

que nous pourrions endormir le lecteur comme dame Hermance endormit la présidente sa mère. Mme de Budé s'endormait souvent ainsi au milieu d'un sermon ou d'une lecture pieuse; mais elle avait coutume, en se réveillant, d'affirmer qu'elle n'avait que fermé les yeux afin de mieux réfléchir aux choses graves qu'elle entendait.

Quoi qu'il en soit, endormie ou non, la présidente ferma bientôt les yeux, en sorte que dame des Armeries crut pouvoir enfin s'arrêter; elle demeura silencieuse et travaillant, jus-

qu'à ce qu'ayant entendu sonner au dehors le couvre-feu elle sortit de la salle pour passer chez elle.

— Odette, dit-elle en appelant sa suivante, va tenir compagnie à Mme la présidente jusqu'à son réveil; tu lui diras que j'étais fatiguée et que j'ai pris la liberté de la quitter pour aller reposer.

Odette s'inclina devant sa maîtresse, mais fit en arrière une petite moue qui témoignait de l'ennui que lui causait la charge qu'on venait de lui donner.

Dame Hermance monta chez elle; elle occupait au premier et unique étage un appartement séparé, dont les fenêtres donnaient sur la Seine. La jeune femme en ouvrit une, celle de sa chambre à coucher; elle était sans lumière, mais la lune était dans son plein et jetait une vive clarté sur les rives du fleuve dont les flots miroitaient comme des lames d'argent.

Dame Hermance demeura là et regarda dans la direction de la Cité.

C'est de ce côté qu'elle espérait voir venir son mari, car plusieurs fois

déjà il en avait été ainsi, depuis ces courses fréquentes qui inquiétaient la jeune femme.

Mais dame Hermance attendit en vain pendant plusieurs heures; elle ne se retira que quand elle vit la lune incliner vers l'horizon. Le sire des Armeries n'était point encore rentré.

La voix lente du veilleur de la tour Saint-Gervais, par trois fois au milieu du silence, criait alors minuit.

III.

Les chercheurs d'Or.

C'était une assez sale rue que la rue Saint-Landry de la Cité; elle était étroite, fangeuse et formée de maisons sordides qui ressemblaient assez à des antres de bêtes fauves.

C'était cependant en cette rue que Raoul d'Herbiguières avait élu domicile; mais il avait eu pour ce choix un motif : c'est qu'il avait trouvé là un local assez grand dans une maison dont le propriétaire était on ne peut plus accommodant. Ainsi Raoul pouvait entrer et sortir à toute heure de jour et de nuit, amener avec lui qui bon lui semblait et faire autant de tapage qu'il lui plaisait, jamais on ne lui adressait le moindre reproche.

A une aussi grande bonhomie, ledit propriétaire joignait encore cette rare qualité qu'il ne demandait jamais d'ar-

gent; au moins Raoul, depuis trois mois qu'il habitait là, n'avait-il pas entendu ce charmant homme lui réclamer un sou. Il y avait donc lieu de croire qu'il en serait toujours ainsi.

Cet homme extraordinaire se nommait maître Perrin Macé; il avait été autrefois orfèvre et vivait actuellement de la fortune qu'il avait amassée dans cette lucrative profession.

Or, le soir du jour où Raoul avait suivi dame Hermance des Armeries jusqu'à la demeure de la jeune femme,

il venait de sortir de son logis, en quête sans doute d'aventures, lorsqu'en passant sur la place Notre-Dame, il remarqua un groupe de badauds qui attira son attention.

Le chevalier s'approcha et vit qu'il s'agissait d'un trou très-profond qui s'était tout-à-coup déclaré par un affaissement du sol. Chacun avançait la tête pour voir à l'intérieur, en sorte qu'il s'était formé, autour de ce trou béant, un cercle de curieux qui allait se renouvelant sans cesse.

Raoul regardait comme un autre,

lorsqu'un cri retentit à son côté; un enfant de quatre ou cinq ans, que sa mère tenait près d'elle, venait de tomber dans le trou, heurté sans doute par quelque maladroit.

— Ma vie!... mon enfant est perdu!... s'écria la mère désolée.

D'Herbignières lui prit la main.

— Calmez-vous, brave femme, dit-il, je vais aller vous le chercher.

On avait allumé une torche de résine et on la donna à Raoul, qui

sauta sans hésiter dans l'excavation; il n'y avait d'ailleurs que cinq ou six pieds de profondeur à cet endroit. De là, il entendait l'enfant criant et se débattant à deux pas de lui.

Il abaissa sa torche tandis que la foule anxieuse se penchait et se pressait autour de l'orifice; la pauvre mère surtout semblait vouloir percer l'obscurité, et se serait peut-être précipitée au secours de son garçon si on ne l'eût retenue.

— Le voyez-vous? demanda-t-on à Raoul.

— Parbleu! je le tiens, répondit le chevalier en saisissant l'enfant qui, tout effrayé, s'était relevé et ne cessait de crier.

— Allons, ajouta-t-il en fichant la torche en terre et en élevant le marmot jusqu'à l'ouverture du trou, enlevez!

Un homme se pencha, prit le pauvre petit et le remit à sa mère qui pleurait de joie.

— Généreux chevalier, cria-t-elle à Raoul au milieu de ses larmes, je ne

suis qu'une pauvre femme... mais si vous avez jamais besoin de Geneviève-la-Folle, comme l'on m'appelle, venez la trouver rue Saint-Christophe, à la maison du *Cerf-aux-abois*; elle vous sera dévouée à la vie, à la mort.

D'Herbignières se souciait médiocrement du dévoûment de la jeune femme, et s'occupait d'ailleurs à remonter à la surface du sol; cependant ces mots de *Geneviève-la-Folle*, de la maison du *Cerf-aux-abois*, ne purent manquer de frapper son esprit, et il était probable qu'il serait quelque temps sans les oublier.

— Ne pouvez-vous plus remonter, seigneur chevalier? lui demanda-t-on.

— Ma foi! la chose n'est pas aisée, dit Raoul en cherchant vainement à se cramponner à quelque aspérité. Sur mon âme, je suis là dans un souterrain, et je ne m'étonne guère si le terrain s'est effondré; il n'y a pas trois pieds de bonne terre entre la voûte et le niveau de la place.

— Certainement, dit quelqu'un, cela communique avec les caveaux de Notre-Dame.

— Donnez les mains, dit encore un gros gaillard, s'adressant à d'Herbignières, nous essaierons de vous enlever.

Le chevalier leva les mains, et s'aida des pieds. En effet, on parvint à le soulever; mais tout-à-coup :

— Une minute! s'écria-t-il, mon épée vient de se détacher.

La ceinture de Raoul s'était ouverte, et l'épée avait roulé assez loin; on lâcha le jeune homme qui retomba sur le sol intérieur et ramassa son épée; mais

en la remettant, il vit qu'une pierre de la garde s'était détachée; cette pierre était grosse et sans valeur; cependant elle venait de son père et Raoul eût été contrarié de la perdre.

Il prit la torche et se mit à chercher.

— Elle aura roulé de ce côté, pensa-t-il en se dirigeant vers le plus profond du trou.

Il se baissa et chercha soigneusement, mais sans résultat.

— Par la mort Dieu! s'écria-t-il

avec humeur, et en frappant le sol d'un coup de pied.

Il avait à peine laissé échapper son juron, que, sous la pression de ses pieds, un nouvel éboulement se produisit et que le chevalier et la torche disparurent; puis les terres supérieures se déplacèrent elles-mêmes et vinrent boucher le nouvel orifice qui s'était formé, de telle sorte qu'il était impossible de deviner, sous la première excavation, une nouvelle excavation qui était peut-être plus considérable.

Ce ne fut qu'un cri dans la foule

quand on vit la lumière de la torche s'éclipser; la clarté nébuleuse produite par cette torche n'avait pas permis de bien distinguer l'intérieur, en sorte qu'on ne pouvait pas se rendre parfaitement compte de ce qui était arrivé, mais on supposait naturellement un malheur.

Il y avait là de beaux discoureurs, mais personne n'osait descendre pour porter secours; tandis qu'on se demandait s'il ne fallait pas aller prévenir les gardiens de Notre-Dame, une ronde du guet arriva qui dispersa la foule.

— Mais il y a quelqu'un, un che-

valier qui vient de tomber là, dit-on aux soldats.

La soldatesque de ce temps-là était aimable et facile avec la noblesse, mais elle était en revanche suffisamment brutale avec le petit peuple.

On repoussa donc tous les curieux, et l'on alla chercher une échelle ; deux soldats descendirent avec une lumière, furetèrent dans le trou et ne virent rien. Sans s'inquiéter davantage, la ronde reprit sa route après avoir planté une torche près du trou béant, afin de prévenir le passant du danger.

Puis, comme il se faisait tard, on ne vit bientôt plus personne sur ce lieu où tant de gens étaient restés si longtemps pressés.

Qu'était devenu cependant le chevalier d'Herbignières après le fatal éboulement qui lui avait fermé le chemin du retour ? Un moment étourdi par la chute, il avait à demi perdu connaissance. Quand il revint tout-à-fait à lui, il se trouva dans l'obscurité la plus complète; sa torche l'avait suivi, mais elle s'était éteinte aussitôt la catastrophe.

Il se mit debout, et comprit bien vite

qu'il était cette fois dans un caveau véritable; il sentait la voûte au-dessus de sa tête et foulait un sol dur et nivelé.

Mais où trouver la sortie de ce caveau? Raoul essaya de s'orienter et comprit que le souterrain dans lequel il faisait forcément élection de domicile avait peu de largeur, tandis qu'il s'étendait peut-être assez loin en longueur. A droite comme à gauche, un mur humide, mais pas de porte; le chevalier voulut revenir vers le lieu où il était tombé afin de voir s'il ne serait pas possible de se frayer un chemin, mais il put à peine atteindre à l'endroit de la voûte qui

avait cédé, et cet endroit s'était d'ailleurs recouvert d'un tel amas de terre venant de plus haut, qu'il était à peu près impossible de découvrir là une issue.

Au surplus, Raoul pensait, avec raison, que ce caveau ou ce souterrain, si long qu'il fût, devait avoir un terme, et qu'il trouverait sans doute là le moyen de sortir.

— Mais ne m'ont-ils pas parlé des caveaux de Notre-Dame? pensa d'Herbignières; si j'y suis tombé, j'ai chance d'arriver sous le chœur de la cathédrale, ou de rencontrer une ouverture donnant sur la Seine... et alors... alors, ma foi,

il faudra bien se jeter à l'eau afin de gagner la rive.

Cette perspective n'étant pas des plus réjouissantes, le jeune homme se mit à marcher avec précaution dans l'espoir de trouver un autre expédient pour se tirer d'embarras.

Si Raoul n'eût pas été fortement préoccupé du moyen de sortir de sa prison, et que son esprit eût été plus libre, il n'eût pas manqué d'être vivement impressionné de sa position ; cette solitude de mort, ce silence de mort, ces ténèbres de mort avaient quelque chose de réel-

lement effrayant; il fallait à Raoul sa jeunesse, son insouciance et son grand courage pour ne pas suer la peur de la tête aux pieds.

Après quelques centaines de pas faits avec prudence, le chevalier se trouva au point d'intersection de trois lignes souterraines; un chemin se présentait à droite, un autre lui faisait face, le dernier se prolongeait à gauche : c'était un carrefour.

Raoul n'avait aucune raison de préférer telle route à telle autre ; c'est précisément là ce qui le mit dans une

grande perplexité. Ce qui lui importait, c'était d'arriver à une issue. Fallait-il pour cela prendre à gauche, ou bien à droite, ou bien encore aller en avant?

Le jeune homme était tout-à-fait désorienté; il cherchait vainement à se rendre compte de la direction qu'il suivait.

Cependant, en réfléchissant bien, il aurait compris qu'en tournant à droite il avançait sous l'église Notre-Dame, et qu'en prenant à gauche il devait pénétrer dans l'intérieur de la Cité.

S'il eût fait cette réflexion, il eût certainement tourné à droite, ou à défaut,

il eût continué droit devant lui, parce qu'il y avait espoir en suivant cette direction de rencontrer quelques-uns de ces soupiraux grillés qui donnaient sur la berge du fleuve; le chevalier aurait eu grand besoin de cette rencontre, car l'air méphitique qu'il respirait commençait à lui peser.

Néanmoins, après quelques tergiversations, Raoul se décida à prendre à gauche, c'est-à-dire du côté opposé aux deux routes où il pouvait trouver le salut.

Bientôt, le boyau souterrain se rétrécit sensiblement; le feutre du chevalier

frôlait déjà la voûte et son épée heurtait les murs latéraux ; il eût volontiers rebroussé chemin s'il ne lui avait tout-à-coup semblé apercevoir dans l'éloignement une faible lueur. C'était un motif d'espérance. Raoul reprit un courage qui commençait à s'ébranler, et marcha plus résolument.

Mais vingt pas plus loin un obstacle terrible l'arrêta soudain : c'était une petite grille en fer qui fermait le souterrain, devenu fort étroit en cet endroit.

Une sueur froide perla sur les tempes de Raoul ; il commençait a s'effrayer

véritablement, et se demandait avec angoisse s'il sortirait de son tombeau. Cependant il voyait toujours briller, au-delà de la grille, la faible lueur qui avait fait naître son espérance; c'est elle encore qui la raviva. Avec l'énergie du désespoir, il se rua sur la grille, qui, à sa grande surprise, céda subitement : la rouille avait entièrement rongé les gonds.

Le chevalier respira; il lui semblait que le terme de sa captivité approchait; sans perdre de temps, il se mit à ramper dans le nouveau chemin qui s'offrait à lui, car la place devenait de plus en plus étroite.

Cette étroitesse, cependant, ne se continua que l'espace de cinq ou six pas; peu à peu le souterrain reprit une plus grande hauteur, et Raoul put se tenir de bout.

La lueur qu'il avait remarquée était plus distincte; elle s'échappait d'une large porte de bois entre-baillée à vingt pas de là.

— Il y a là au moins un être vivant, pensa Raoul, et dussé-je n'y voir qu'un voleur, je saurai bien le prier de m'indiquer la porte.

Et le chevalier, tâtant de la main sa

lourde épée, s'avança avec précaution et arriva jusqu'au seuil de la porte entre-baillée.

La lumière, dans une obscurité très-profonde et au milieu d'une grande pièce, ne produit jamais un vaste rayonnement; en sorte que celui qui se trouve près du centre du foyer lumineux ne voit pas à dix pas de lui, tandis qu'un observateur placé beaucoup plus loin verra très-nettement ce qui se passe auprès et dans les environs de la lumière.

Ainsi, Raoul, demeurant sur le seuil de la porte put jouir de la vue du caveau

particulier auprès duquel il était arrivé sans que les deux individus qui occupaient ce caveau pussent soupçonner sa présence.

Au reste, le chevalier, en jetant un premier regard à l'intérieur, avait eu peine à retenir une exclamation qui l'eût inévitablement trahi ; l'exclamation eût d'ailleurs été très-naturelle, car Raoul venait de reconnaître maître Perrin Macé, son propriétaire, dans l'un des deux individus qu'il avait sous les yeux.

— Que diable peut faire maître Perrin Macé dans les entrailles de la terre ?

pensa le chevalier qui reprenait un peu de sa bonne humeur.

La curiosité le fit demeurer un moment tranquille, ce qu'il voyait méritait en effet d'être remarqué.

Le caveau de Perrin Macé était un véritable laboratoire de sorcier. Il pouvait avoir quatre ou cinq toises de côté; au fond se trouvait un fourneau de forge sur lequel plusieurs feux étaient allumés, les uns rendaient incandescents des creusets, les autres rougissaient à blanc des barres de métal; à terre on voyait tous les grossiers instruments de la chimie

qui, à cette époque, commençait à peine à renaître; puis un monceau de charbon, un amas de terre fraîchement remuée, un bloc de forgeron, une masse d'outils gisant pêle-mêle sur le sol.

Ce tableau était éclairé par la lumière de deux lampes fumeuses suspendues à la voûte, et aussi par la lueur rougeâtre qui s'échappait du fourneau et qui venait donner aux deux personnages présents un aspect tout fantastique.

De ces deux personnages, l'un, maître Perrin Macé, était de taille moyenne, mais d'une carrure puissante; il n'avait

pas plus de cinquante ans et devait posséder une force peu commune. Malgré sa corpulence, son visage était pâle et presque maigre ; on lisait dans ses yeux noirs une inébranlable volonté, et quelque chose de farouche et de cruel. Au reste, il avait les traits communs, et, si c'était un homme de travail et de persévérance, ce n'était assurément pas un génie d'invention ni un esprit supérieur.

Le second de ces deux hommes pouvait avoir soixante ans ; il était grand, mince et sec ; sa figure froide et compassé portait l'empreinte d'un caractère aussi énergique que celui de Perrin Ma-

cé, et en même temps d'une intelligence évidemment beaucoup plus développée. Il eût pu être, au besoin, la tête d'un être dont Macé eût été le bras, l'un eût conçu, le second eût exécuté. Ce vieillard austère et grave n'avait cependant pas un aspect effrayant, et sa figure, si de fortes passions n'y eussent tracé leur sillon, eût semblé belle et aimable.

Ces deux hommes étaient silencieusement occupés; l'un surveillait des yeux le métal en fusion dans un creuset posé sur le feu, tandis que l'autre, Perrin Macé, se mettait en devoir de remplir un second creuset d'une terre noire et

sèche, qu'il avait prise sur le monceau placé près de lui.

Raoul ouvrait de grands yeux et ne comprenait rien à ce qu'il voyait ; s'il eût su que, depuis quelque temps déjà, un certain nombre d'alchimistes s'occupaient sérieusement du ***grand œuvre***, de la recherche de cette fameuse ***pierre philosophale*** à l'aide de laquelle tous les métaux devaient être changés en or, le chevalier eût pu supposer qu'il avait sous les yeux deux de ces rêveurs. Mais il ne savait rien, ou du moins il n'avait qu'une demi-connaissance du fait, et il fallait, pour s'éclairer, qu'il questionnât

les deux travailleurs ou qu'il attendît que leur conversation l'édifiât.

C'est à ce dernier parti qu'il s'arrêta. Aussi bien, maître Macé et son compagnon n'eussent peut-être pas été charmés de voir leurs travaux interrompus par un indiscret. Il était donc prudent de se taire encore.

Après un moment d'attente, le grand vieillard saisit avec une pince le creuset qu'il surveillait et en versa le contenu par terre, dans une sorte de rigole creusée assez profondément. Puis Perrin Macé mit un nouveau creuset sur le feu, et le silence continua.

— Ils ne sont pas très-causeurs, pensa Raoul à part lui.

Perrin Macé avait repris un creuset vide pour l'emplir encore de cette terre noire qu'il triait avec soin et dont il rejetait les petits cailloux. Quand il eut fini, il s'accroupit devant le métal qui refroidissait sur le sol. Le vieillard vint bientôt l'y rejoindre.

— C'est mon dernier espoir, dit enfin maître Perrin Macé avec un soupir ; si nous ne réussissons pas cette fois...

— Nous abandonnerons notre infructueuse recherche, soit, je le veux bien, dit le vieillard ; mais alors...

— Alors, Messire, nous resterons ce que nous sommes et nous nous contenterons chacun de notre fortune; la mienne me satisfera, la vôtre peut-être vous semblera moyenne.

— Macé, ne fais point le désintéressé, je sais que tu as soif de l'or...

— Comme vous avez soif de grandeurs et de dignités.

Le vieillard ne répondit pas; il semblait que le trait eût porté juste.

Il prit un outil de fer et souleva le lingot refroidi.

— Il est lourd, dit-il en le posant sur un bloc de fer uni.

Perrin Macé alla chercher une petite hache à tête très-pesante, et d'un coup sépara en deux fractions le lingot de métal ; l'une des deux parts tomba à terre, et Raoul la vit briller comme un morceau d'or.

Alors seulement il pensa à ces faiseurs d'or dont il avait vaguement entendu parler.

Le vieillard tourna avec une pince le morceau de métal resté sur le bloc, et hocha tristement la tête.

— C'est du cuivre, dit-il.

Maître Perrin Macé à son tour approcha, tenant une petite fiole du contenu de laquelle il versa quelques gouttes sur le lingot, à l'endroit où il avait été tranché ; cette partie, jaune et brillante, devint tout-à-coup noire et s'oxida.

— C'est du cuivre ! répéta l'ancien orfèvre avec découragement.

Et il alla s'asseoir sur un banc de bois placé dans un coin du caveau.

IV.

Un grand Projet.

Il se fit un assez long moment de silence. Perrin Macé était entièrement sous le coup de son désappointement ; il avait la tête baissée, les bras croisés sur les genoux et regardait stupidement la terre.

Le grand vieillard, quoique visiblement découragé, était loin d'être aussi abattu; le premier moment d'amertume passé, il avait relevé la tête, et s'était mis à considérer attentivement son compagnon, comme pour se rendre compte de l'effet produit sur lui par cette dernière déconvenue. Peu à peu l'expression de sa physionomie changea; du découragement, elle vint à l'espérance et brilla bientôt d'un feu que ses yeux vifs et noirs semblaient projeter au loin.

— Macé! appela le vieillard.

Maître Perrin releva la tête.

— Vous voulez partir, dit-il, vous avez raison, nous n'avons plus rien à faire ici.

Il se mit sur ses jambes et se dirigea vers une porte que Raoul n'avait pas aperçue d'abord et qui devait évidemment conduire à la surface de la terre.

Mais le vieillard arrêta Perrin Macé au passage, et le fit asseoir sur le bloc de fer qui servait d'enclume.

L'ancien orfèvre se laissa faire.

— Macé, dit le vieillard, avant de

quitter ce séjour des morts, j'ai à vous dire des choses qu'aucun être vivant ne doit entendre.

— Cela se trouve bien, pensa Raoul dans son coin.

— Allons, dites, répondit maître Perrin Macé, je vous écoute.

Le vieillard se recueillit un moment.

— Nous venons d'échouer encore une fois dans notre tentative, dit-il ensuite; nous ne pouvons pas faire de l'or.

— Je le sais bien, dit Macé.

— Et si je vous donnais le moyen, — non pas d'en faire, — mais d'en gagner?

— Beaucoup?

— Autant que vous voudrez.

— Ce serait difficile.

— Plus encore.

— C'est-à-dire, Messire, que vous vous moquez de moi.

— Je parle aussi sérieusement que possible.

Le ton du vieillard était en effet on ne peut plus sérieux.

— Et quel serait donc le moyen de gagner autant d'or que je voudrais ?

— Ecoutez-moi, Macé. Vous savez dans quel état se trouve la France : le roi prisonnier, les ennemis couvrant nos campagnes, la misère et le brigandage partout.

— Je sais tout cela.

— Mais savez-vous d'où vient cette suite de calamités; savez-vous ce qu'il faudrait pour l'arrêter ?

— Oui, je le sais, dit maître Perrin Macé en se relevant; il faudrait une autorité solide, un bras puissant, un Charlemagne pour nous gouverner.

— Vous avez bien dit! s'écria le vieillard en serrant la main de Macé; au lieu d'un prince jeune, sans expérience, maîtrisé par des esprits envahisseurs dont il nesait se défendre, il nous faut un roi fait, un homme qui ait donné ses preuves de courage et de sagesse...

— C'est-à-dire qu'il faut délivrer le roi Jean.

— Le roi Jean! cet être stupide qui,

à la tête de quatre-vingt mille hommes, vient de se laisser battre à Poitiers par huit mille Anglais!

— Et qui donc, alors?

— Un prince brave, habile et courageux, roi déjà d'un petit royaume dont il a presque fait un grand Etat.

Perrin Macé mit la main sur son front :

— Charles de Navarre! s'écria-t-il tout-à-coup.

— Chut! fit le vieillard en tressaillant.

— Vos frayeurs sont singulières, dit tranquillement maître Perrin Macé ; ne sommes-nous pas à cinquante ou soixante pieds sous terre ?

— Tu as raison.

— Ainsi, c'est le Navarrois ?

— C'est lui.

— Mais il est enfermé au fort d'Arleux, en Cambrésis.

— Grâce à la mauvaise foi de notre Dauphin Charles, qui se prêta traîtreu-

sement à le faire arrêter à Rouen le jour de Pâques fleuries de cette année.

— Et le Navarrois sait ce que l'on veut tenter pour lui?

— Le roi Charles sait tout; dès que le terrain sera suffisamment préparé, il s'échappera de la forteresse.

— Quels sont vos motifs, Messire, pour appuyer cet homme?

— Ceux de sauver la France qui court vers un abîme.

— Maître Perrin Macé ne répondit

rien, mais il pensa tout bas que son Messire devait avoir quelque autre raison pour s'engager dans une affaire aussi chanceuse.

Quant au vieillard, afin d'édifier complètement Perrin Macé, il entra dans de longs détails sur les probabilités qui lui semblaient abonder en faveur de la réussite. Et il avait peut-être raison : dans ce moment de désordre et d'anarchie, ce devait être à l'homme le plus ferme et le plus audacieux que l'accès du pouvoir pouvait être assuré. Et Charles-le-Mauvais, roi de Navarre, possédait toutes les qualités de cruauté, d'astuce

et de perfidie nécessaires pour réussir.

— Et comment puis-je donc servir ces projets? demanda Perrin Macé.

— Avec de l'argent; ta fortune est immense; on n'en connaît pas publiquement le quart : aventures-en une partie, tu recueilleras dix fois ce que tu auras semé.

Perrin Macé se gratta l'oreille.

— Ah! il faut de l'argent.

— Il en faut partout, en tout et tou-

jours ; l'argent, Macé, est le roi du monde. Voilà pourquoi, moi, noble et seigneur, relativement pauvre, je suis obligé de m'adresser à toi, roturier cousu d'or. Seulement, je suis sûr ici que tu ne peux m'échapper, car ton intérêt est là plus assuré que le mien.

— Alors, ce que nous cherchions dans la transmutation des métaux ?...

— C'était pour servir notre sainte cause. Ouvre les yeux, Perrin Macé ; les honneurs, la gloire, tout te viendra.

— Messire, vous avez raison; nous

parlerons encore de cela, et ma fortune ne vous fera pas défaut.

— Bien, et maintenant nous allons partir; il doit être tard. Peux-tu me donner dès ce soir les cent livres parisis que je t'ai confiées?

— Vous voulez les porter sur vous à cette heure?

— Pourquoi non.

— A votre aise, Messire, je vais vous les remettre; elles sont là-bas dans mon coffre de plomb.

L'ancien orfèvre prit une petite lampe.

—Vous m'attendez ici ? dit-il.

— Je t'attends.

— Maître Perrin Macé se dirigea vers la porte derrière laquelle se trouvait Raoul.

Celui-ci n'avait pas perdu un mot de la conversation que nos deux chercheurs d'or venaient de tenir ; sans être précisément un ardent défenseur de la royauté des Valois, le chevalier d'Herbignières se promettait bien d'aller faire une petite

dénonciation au grand Châtelet, où même au Dauphin en personne, mais il fallait pour cela qu'il ne fût pas surpris. Aussi éprouva-t-il quelque inquiétude en voyant Macé se diriger vers lui.

Il se colla contre les parois de la voûte, dans le coin le plus obscur, avec l'espérance de n'être pas remarqué.

En effet, Perrin Macé passa devant lui sans le voir, et vint soulever à deux pas de Raoul une trappe dissimulée sous une couche de terre. Cette trappe était pesante, et la cavité qu'elle recouvrait, deu profonde, était remplie par une

lourde caisse de plomb doublée de cuivre. Maître Perrin Macé posa sa lampe à terre et ouvrit la caisse : elle était remplie d'or.

L'ancien orfèvre parut se complaire un moment dans la contemplation de cette partie de ses richesses ; puis quand il eut repu ses yeux de la vue du brillant métal, il prit un petit sac de cuir qui se trouvait parmi l'or et qui contenait cette somme de trois cents livres que le vieillard lui réclamait. Il laissa ensuite retomber le couvercle de la caisse et referma la trappe sur laquelle il nivela sa couche de terre.

— Je suis sauvé! pensa Raoul, s'il ne me voit pas en se relevant.

Le chevalier était toujours immobile dans son coin; il retenait son souffle.

Perrin Macé se releva, tenant la lampe à la main, et fit un pas en avant.

Tout-à-coup il recula stupéfait; il avait vu Raoul!

— Un homme ici! murmura-t-il.

La position, pour le chevalier, était assez embarrassante; il demeura silencieux et mmobile.

Cependant Perrin Macé s'était vivement précipité dans le caveau éclairé en s'écriant avec effroi:

— Nous sommes découverts, Messire!

Quant à Raoul, il avait bientôt pris son parti et vint fièrement se camper au seuil de la salle souterraine.

— A vous, mes seigneurs! fit-il en tirant sa lourde épée dont il fixa la pointe au sol.

A cette apparition, le vieillard ne put retenir une exclamation d'épouvante, et

s'était jeté sur une longue pince en fer dont il s'était fait une arme.

Perrin Macé, lui, s'était emparé de la hache avec laquelle il avait fendu le lingot qui gisait près de l'enclume.

Il n'y avait pas un moment à perdre : d'Herbignières avait compris que contre l'agression de ces deux hommes, il devait choisir son terrain, et pour mieux parer les coups et empêcher ses adversaires de diviser leurs moyens de combat, il avait pris pied contre la muraille du fond.

Au premier choc des armes, d'Herbignières s'aperçut qu'il n'avait pas affaire à

forts lutteurs; il crut devoir les ménager.

Cependant les attaques étaient quelquefois vives et menaçantes; mais la longueur de l'épée de d'Herbignières tenait bientôt à distance Perrin Macé et le vieillard.

Nos deux champions, malgré leurs assauts répétés, ne purent parvenir à déloger de sa place le chevalier; leurs bras se fatiguaient visiblement : Raoul avait bien envie de donner une leçon à ses antagonistes, mais il avait quelque chose au cœur qui lui faisait répugner d'accomplir une vengeance trop facile; il

ne se contentait que de parer les coups.

Déjà la hache de Perrin Macé lui avait échappé des mains; d'Herbignières s'était dit de profiter de cette occasion qui ne pouvait manquer de se renouveler : en effet, dans une parade adressée à l'ancien orfèvre, la lourde lame du chevalier rencontra la hache du combattant et la lui arracha du bras. Raoul s'en saisit.

Désarmer le vieillard, n'était plus pour lui qu'un jeu d'enfant. La pince de fer fut bientôt en son pouvoir.

Alors le chevalier se livra à une sa-

vante tactique : à force d'adresse et d'agilité il refoula les deux agresseurs dans un angle du caveau où il les tint en respect l'épée à la poitrine.

— Eh bien! mes hôtes, êtes-vous contents? dit Raoul.

— Vous raillez! murmura le vieillard.

— Ne suis-je point maître du terrain?

— N'importe! Comment êtes-vous ici? demanda assez impérieusement le vieillard.

— Par hasard, répondit d'Herbignières.

— Par hasard! répéta Perrin Macé, aveuglé de rage et rongeant son frein; par hasard! allons donc!

— Par hasard, je l'ai dit.

Le vieillard haussa les épaules :

— Ce mot ne signifie rien. Voyons, expliquons-nous. Comment avez-vous pu pénétrer jusqu'ici?

— La chose est facile à conter, mais plus difficile à faire. Voici.

Le chevalier raconta brièvement et simplement ce qui lui était arrivé; l'a-

venture avait peu de vraisemblance, malgré sa vérité, et Perrin Macé hocha la tête d'un air de doute.

— Mais... par la Vierge sainte! je ne me trompe pas, dit-il tout-à-coup, vous êtes le chevalier Raoul d'Herbignières, qui occupez une partie de cette mienne maison.

— Cette maison? fit Raoul... Nous sommes donc ici sous la rue St-Landry?

— Peu importe, répondit le vieillard, vous êtes ici, et vous donnez votre parole que vous êtes venu sans mauvaise intention?

— Je donne ma parole de chevalier.

— Et vous avez entendu tout ce qui a été dit?

— Tout, répondit franchement Raoul.

— Vous voyez bien! s'écria Perrin Macé en s'avançant d'un bond et en parvenant à reprendre son arme.

D'Herbignières, prompt comme la foudre, leva son épée.

— Tout beau! maître Perrin, dit-il avec hauteur; si vous faites un mouvement de plus, je vous loge six pouces

de lame dans les environs du cœur ! Allons, que cette hache tombe à terre !

Perrin Macé écumait de rage, et sentait qu'il ne devait pas trop recommencer la lutte ; si sa hache était plus solide que l'épée de Raoul, elle était moins longue, il le savait bien, et elle était un peu lourde à sa main, il ne l'avait pas oublié. Il laissa donc tomber son arme.

Quant au vieillard, il ne voyait plus d'un aussi mauvais œil son compagnon inattendu.

— Pour Dieu ! Perrin Macé, dit-il,

laissez-nous donc en paix avec vos fureurs; je veux causer avec ce jeune homme.

— Longtemps? demanda Raoul.

— Deux minutes.

— Parlez alors.

— Puisque vous avez tout entendu, vous comprenez qu'il n'y a pas pour vous deux manières de voir les choses : il faut que vous deveniez comme nous dévoué à Charles de Navarre.

— Vous oubliez que je commande ici.

— Je n'oublie rien; seulement, réfléchissez.

Raoul n'était pas, nous l'avons dit, un de ces royalistes enthousiastes qui prenaient pour devise : ***mon Dieu, mon roi, ma dame;*** il connaissait Dieu très-peu et le roi pas du tout; quant à sa dame, il aimait trop la pluralité en ce genre pour s'arrêter à un pronom possessif singulier. Ensuite, son éducation avait été assez négligée; élevé loin de sa famille, il n'avait pas sucé au berceau ces traditions d'obéissance aveugle et de dévoûment sans bornes que certaine partie de la noblesse professait pour la

royauté légitime. Aussi ne voyait-il pas grand inconvénient à mettre son épée au service du roi de Navarre plutôt qu'à celui du roi de France; mais il lui répugnait de paraître céder à la volonté d'un autre, et peu s'en fallut, lui qui avait été si pacifique dans le combat, qu'il ne répondît par un coup d'épée à la condition qu'on venait de lui poser. Cependant, en réfléchissant, il vit qu'il serait peut-être plus adroit d'accepter, au moins momentanément.

— Que m'importe celui qui règnera sur la France, dit-il.

— Si je ne me trompe, dit le vieil-

lard qui connaissait assez bien son blason, votre famille ne s'est pas toujours piquée d'une grande fidélité à la maison de France ; n'ai-je pas entendu parler d'un d'Herbignières qui a passé aux Anglais.

— Un cousin, c'est vrai, répondit Raoul ; mais si vous attendez de moi pareille félonie, je vous préviens que vous vous trompez.

— Allons donc, ardent chevalier, il ne s'agit pas de félonie ; nous haïssons comme vous les Anglais et nous voulons seulement nous ranger sous l'étendart d'un prince brave et sage, membre,

du reste, de la famille royale de France, par Jeanne de France, sa mère.

— Eh bien, soit! dit Raoul, je mets mon épée au service de Charles de Navarre, si vous pouvez me dire quels avantages j'en recueillerai.

— Quels avantages! mais vous pourrez les choisir vous-même; tout ce que vous demanderez de raisonnable vous sera accordé.

— Quand le roi de Navarre sera devenu roi de France; mais d'ici là?

— D'ici là, je puis vous promettre

mille livres par an et vous en donner tout de suite trois cents, si cette offre vous est agréable.

Et le vieillard tendit à Raoul le sac de trois cents livres que Perrin Macé lui avait remis.

Nous sommes ici obligé de rompre quelques lances contre un préjugé historique qui nuit à notre récit; on s'est plu à présenter à notre esprit les chevaliers du moyen-âge comme des modèles de bravoure, de générosité, de dévoûment, de délicatesse.

Sans doute quelques nobles donnèrent

l'exemple de ces vertus; mais la généralité des gens d'épée étaient de fieffés coquins sans scrupules. C'est d'eux que parle un historien du treizième siècle lorsqu'il dit :

« Ces seigneurs, malgré leurs titres
» et leurs dignités, ne laissent pas d'al-
» ler à la proie et de faire le métier de
» voleurs; sur les chemins publics, on
» les rencontre, bardés de fer, attaquer
» les passants sans épargner même les
» pélerins... Sur mer ils font métier de
» pirates, attaquant les navires, pillant
» les marchands... Ils trahissent leur
» roi pour le plus faible intérêt et vont

» même jusqu'à renier leur Dieu... »
(***Jacobi à Vitriaco Historiæ, Historia occidentalis***).

On a donc tort, grand tort de nous représenter les seigneurs du temps passé comme des modèles de toutes les vertus ; il s'en faut beaucoup qu'il en soit ainsi. Par conséquent on doit reléguer parmi les contes de bonnes femmes ces belles histoires où tant de sentiments *chevaleresques* sont le partage du héros. Je souhaite n'avoir jamais aucun des vrais sentiments chevaleresques que professaient nos aïeux.

Nous ne surprendrons pas le lecteur,

maintenant, en disant que le chevalier Raoul d'Herbignières tendit la main et prit sans façon le sac de cuir que lui présentait le grand vieillard.

— Ainsi, c'est affaire conclue, dit celui-ci.

— Bien entendu.

— Et... avez-vous, dites-moi, un besoin urgent de demeurer rue Saint-Landry?

— Aucun, dit Raoul en remettant son épée au fourreau.

De ce moment, Perrin Macé, le grand

vieillard et d'Herbignières furent comme trois amis.

— J'étais ici pour quelque temps seulement, reprit le chevalier, et je devais ensuite aller rejoindre l'armée royale... Mais puisqu'il n'y a plus d'armée royale...

— Vous restez à Paris?

— Sans doute, ce séjour me plaît infiniment.

— Il vous plairait davantage encore si vous étiez mieux logé; venez avec moi, et vous aurez un appartement dans ma maison, qui, sans offenser maître

Perrin Macé, est plus agréablement située que la sienne.

— Alors, messire chevalier, dit l'ancien orfèvre radouci, vous aurez à me compter dix livres parisis pour les trois mois que vous avez passés chez moi.

— Dix livres! mais c'est horriblement cher, dit le vieillard.

— Vous croyez, répondit l'honnête bourgeois; savez-vous que la salle où logeait Messire est meublée à mes frais : un lit, une table de chêne...

— Et deux tabourets boîteux, acheva

Raoul. Je vais vous donner cinq livres, et j'estime que vous serez content.

Maître Perrin Macé allait se récrier, mais il se retint sur un signe du vieillard.

— Va pour cinq livres, dit-il.

Raoul retira cinq livres du sac de cuir et les donna à l'ancien orfèvre.

— Allons-nous maintenant sortir de cet antre ; j'étouffe ici, dit le chevalier.

— Nous allons partir, répondit le vieillard; vous acceptez la proposition que je vous fais de venir habiter chez moi?

— Je consens à tout, pourvu que je sorte au plus vite de cette atmosphère maudite.

Perrin Macé reprit sa lampe à la main et alla ouvrir la porte extérieur du caveau ; un escalier humide et étroit se présenta. Massé passa le premier, Raoul suivit et le vieillard ferma la marche ; on monta ainsi une soixantaine de degrés et l'on se trouva enfin au niveau du sol, dans une salle basse de la maison de maître Perrin Macé.

Là, le vieillard trouva un pourpoint court dont il s'était dépouillé pour des-

cendre; il le passa, ceignit son épée, et se coiffant de sa toque de velours, il sortit accompagné de Raoul.

— Vous êtes bien imprudent de partir avec cet homme, lui dit tout bas l'ancien orfèvre.

Le vieillard haussa insoucieusement les épaules et s'éloigna.

Il faisait une nuit profonde, la lune s'était couchée et d'Herbignières conjectura qu'il devait être très-tard, car on ne voyait dehors âme qui vive.

Un *falot*, porteur de lanterne qui se

chargeait d'accompagner les passants attardés, rentrait en ce moment chez lui.

— Un sol pour toi, manant, lui cria le vieillard, si tu nous mènes à la porte Barbelle-sur-l'Eau.

— Ce n'est point de votre monnaie de cuir que vous m'offrez? dit le *falot* en s'approchant.

— C'est une belle pièce du roi Philippe VI, maraud.

— A la bonne heure!

Le *falot* prit la pièce et marcha.

La défiance du digne homme avait une raison d'être; il y avait alors une telle pénurie de métal, que l'on avait commencé à frapper une monnaie de cuir au milieu de laquelle se trouvait seulement une petite plaque de cuivre, d'argent ou d'or.

Les deux voyageurs causèrent peu en route, le vieillard semblait médiocrement parleur, et après l'effort qu'il avait fait depuis une heure, il avait sans doute besoin de repos.

Quant à Raoul, il avait l'esprit suffi-

samment occupé par la singulière aventure qui lui arrivait, et malgré son insouciance ordinaire, il se prenait à réfléchir.

Et puis une chose aussi était venue tout-à-coup provoquer son esprit : A la porte Barbelle-sur-l'Eau, avait dit le vieillard. C'était là précisément que s'était arrêtée, vers le soir, cette femme que Raoul avait suivie au sortir de l'église Sainte-Croix. Quelles inductions tirer de ce rapprochement ?

Le *falot* marchait bon pas ; en moins d'un quart-d'heure on arriva au terme

de la course. Le vieillard s'arrêta à une porte que d'Herbignières reconnut ; c'était bien celle qui s'était refermée sur sa belle inconnue.

— Vous êtes maintenant chez le seigneur Jacques des Armeries, lui dit le vieillard en ouvrant et en le faisant entrer.

Raoul ne connaissait nullement ni de loin ni de près le seigneur des Armeries, mais la seule idée de se trouver sous le même toit que la dame dont il se rappelait avec délices le gracieux visage, lui causa une émotion indicible.

Tout sommeillait chez messire Jacques, ce fut lui-même qui conduisit le chevalier à une chambre qui devait devenir la sienne. Là, il fut convenu que Raoul d'Herbignières prendrait le nom de de Brenne, en conservant son prénom de Raoul, et qu'il passerait, aux yeux des gens de la maison, pour le neveu de messire des Armeries.

Tout étant ainsi entendu, il fut permis à Raoul de prendre un repos dont il avait grand besoin.

Il pouvait être alors trois heures du matin.

V.

L'Empereur de Galilée.

Il y avait en ce temps-là, à Paris, un grand nombre de rois et de royautés. On y trouvait le roi de la Basoche, le roi des Ribauds, le roi des Arbalétriers, le roi des Violons et bien d'autres.

Ces royautés étaient quelquefois de puissantes corporations avec lesquelles il fallait compter; tel était le royaume de la Basoche, réunion de tous les clercs du parlement, association colossale que la révolution de 1789 trouva encore debout.

On pourra se faire une idée des ressources de ce royaume de la Basoche lorsque nous dirons qu'une révolte ayant éclaté en Guyenne, au commencement du règne de Henri II, le roi de la Basoche offrit au roi de France six mille de ses sujets pour combattre la rébellion. Henri accepta, et les six mille clercs par-

tirent; ce service signalé fut l'occasion pour la Basoche de nouvelles faveurs et de libertés plus grandes que jamais.

Mais si les rois abondaient à Paris, il n'y avait du moins qu'un seul empereur et qu'un seul empire. Cet empire prenait pour titre : ***Haut et puissant empire de Galilée.***

En disant quelques mots de son origine, nous aurons l'occasion d'expliquer ce titre pompeux.

L'empire de Galilée était formé de tous les clercs de la chambre des

Comptes, aujourd'hui cour des Comptes. Cette chambre des Comptes, par l'importance de ses fonctions, qui consistaient à vérifier les états de dépenses de tous les fonctionnaires, y compris le trésorier du roi; cette chambre des Comptes, disons-nous, était un des corps les plus considérés de la magistrature. Elle occupait une partie du palais, bâtie récemment sur une fraction de la rue de Galilée, nommée ensuite de Nazareth, et de celle de Jérusalem, situées toutes les deux près du quai des Orfèvres, dans un quartier occupé principalement par les juifs, au seuil de la demeure du souverain.

Les clercs, en se formant en corporation, avaient choisi comme lieu de leurs réunions une salle d'un bâtiment élevé sur le terrain de la rue de Galilée, et avaient trouvé tout simple de s'intituler : ***Haut et puissant empire de Galilée.***

Le nombre nécessairement restreint des clercs de la chambre des Comptes, empêcha la société de prendre les développements qu'acquit la Basoche ; en sorte que cette dernière fit beaucoup plus de bruit et devint infiniment plus puissante.

Au milieu du quatorzième siècle,

c'est-à-dire à l'époque dont nous parlons, cette supériorité du royaume de la Basoche était déjà incontestable, et l'empire de Galilée était à peu près éclipsé par son compétiteur, avec lequel il vivait cependant en assez bonne intelligence.

Un conseiller-maître de la chambre des Comptes était ordinairement empereur de Galilée, d'autres employés inférieurs occupaient les divers postes de l'empire, et la masse des sujets était formée de tous les petits clercs qui travaillaient, ou ne travaillaient pas, à la chambre des Comptes.

Les dignitaires de l'empire de Galilée formaient un tribunal qui jugeait en dernier ressort toutes les contestations entre clercs; c'était peut-être là un des motifs de la protection que l'autorité accordait à ces associations : elles simplifiaient les rouages du gouvernement général et de la police de la ville, en retenant à elles les causes futiles qui eussent retardé la marche de la justice, si on les eût fait passer par la juridiction commune.

Mais ce qui, aux yeux de plusieurs clercs, passait pour le côté le plus réjouissant de l'association, c'était la fète que donnait l'empire de Galilée lors de

la fête des Rois; il y avait suspension de travail pendant plusieurs jours, et grandes promenades à cheval par les rues de Paris. On allait en cortége offrir le gâteau des Rois au domicile des principaux protecteurs de l'empire; ce qui était l'occasion pour ceux-ci de libéralités plus ou moins grandes que les petits clercs recevaient volontiers.

Or, un jour, quatre ou cinq mois après l'époque où s'arrête notre dernière scène, maître Guillaume Saboureau, qui, malgré son nom de roture, était bel et bien empereur de Galilée, venait rendre visite à Perrin Macé, dans sa maison de la rue Saint-Landry.

Guillaume Saboureau était un gros gaillard rouge et joufflu, qui buvait comme un trou et jurait comme un templier, lesquels, par parenthèse, ne juraient jamais. Cet empereur de Galilée avait encore une autre passion que nous ne voulons pas nommer et qui lui coûtait trois fois les appointements qu'il touchait comme conseiller-maître à la chambre des Comptes. — Il faut bien que jeunesse se passe, disait-il quand on lui reprochait ses fredaines. — Il avait quarante-cinq ans et les cheveux gris.

— Que me veut sa haute seigneurie l'empereur de Galilée, demanda Perrin

Macé en voyant arriver le *puissant* personnage.

— Parbleu, maître, je crois que vous ne l'ignorez pas, répondit l'empereur en s'asseyant.

— Comment! encore de l'argent! Mais vous êtes plus vorace qu'un roi.

— Ne suis-je pas empereur?

— Au fait!

— La vérité, maître Macé, c'est que j'ai le plus urgent besoin de cinquante livres.

— Bon, je parie qu'il s'agit de quelque gente damoiselle, observa l'ancien orfèvre qui était dans un jour de jovialité.

— Par les mérites de saint Guillaume, mon patron, je vous jure que non.

— Vous rougissez.

— Ce serait difficile, dit l'empereur de Galilée dont la figure était constamment pourpre ; je vous donne ma parole que les cinquante livres que je viens chercher sont destinées à payer une

horreur de drapier du Grand-Pont qui me menace du Châtelet sous prétexte que je lui dois cette bagatelle depuis trois ans.

— Ah çà! vous vous faisiez donc habiller en président de chambre?

— Du tout; mais ledit drapier prétend qu'il me faut beaucoup d'étoffe, et que la laine est très-cher.

— Vous lui direz que c'est un conteur, et en lui baillant les trente livres parisis que je vais vous remettre, vous le verrez plus content que vous ne l'imaginez.

— Trente livres ! c'est bien peu.

Perrin Macé s'était levé pour aller ouvrir un bahut dans lequel il prit quelque argent.

— Et quand me rembourserez-vous cela, maître Guillaume ?

— Dans deux mois, sur parole.

— Et sur parchemin : Vous allez me faire un petit reçu de quarante livres.

— Mais vous ne m'en donnez que trente.

— Et l'intérêt ?

— Ah! c'est juste. Vous ne vous ruinerez pas, maître argentier.

Perrin Macé fit une petite grimace qu'il croyait être un sourire, et lui remit la somme.

— J'espère que ce n'est pas de la nouvelle monnaie du Dauphin, dit Guillaume en examinant les pièces.

— Vous savez bien qu'elle n'a point passé, grâce aux efforts de notre prévòt des marchands, Etienne Marcel, un homme de trempe.

— On dit bien des choses de lui.

— Quoi donc?

— On sait qu'il conspire pour Charles de Navarre.

— On s'abuse.

— C'est possible; mais si j'étais à la place du prévôt, je prendrais mes précautions... et je me défierais surtout de Jean de Charny.

— Et pourquoi?

— Pourquoi... pourquoi... je crois

que Jean de Charny, qui est gentilhomme de la chambre du Dauphin, a une petite pointe de rancune contre Etienne Marcel... il s'agit d'une amourette de jeunesse... Tiens, mais je cause là beaucoup trop...

L'ancien orfèvre jeta sur l'empereur de Galilée un regard furtif et profond.

— Il est ému par quelques pintes de vin bleu, pensa-t-il, on peut le faire jaser.

Pendant ce temps Guillaume Saboureau écrivait et signait un reçu de qua-

rante livres à rembourser dans deux mois.

— Et votre histoire d'amourette? demanda maître Perrin Macé.

— Vous êtes bien curieux!

— Moi, pas du tout, au contraire.

— Alors?

— La preuve, c'est que je vous déclare que vous pouvez tout garder.

C'était le prendre, ce digne empe-

reur, par le côté de la délicatesse ; il se piquait d'en avoir.

— Au fait, dit-il, il n'y a rien de secret là-dedans ; je le tiens de Pulchérie...

— Une femme ?

— Admirable... il y a dix ou quinze ans. Cette Pulchérie est la servante d'une autre belle femme qui demeure vers la porte Saint-Germain, et qui est la sœur de Jean de Charny. Comprenez-vous ?

— Très-bien, jusqu'à présent ; mais cela ne dit rien encore.

— Attendez donc un peu. Jean de Charny vient souvent voir sa sœur, et il a en elle la plus grande confiance. Or, la semaine dernière, Pulchérie entendit une conversation du frère et de la sœur, qu'elle me raconta.

— Ah! voyons.

— Ils étaient tous deux près d'une grande cheminée. Jean racontait familièrement à sa sœur qu'il avait autrefois, il y a six ou sept ans, aimé une femme pauvre et du bas peuple ; que pendant quelque temps il avait vécu heureux avec elle, puis qu'un certain jour elle

disparut. Jean de Charny ne sut que plus tard qu'elle avait cédé aux recherches d'Étienne Marcel et qu'elle avait eu un fils de lui. Il paraît que cette femme vit maintenant assez heureuse dans la rue Saint-Christophe, où elle tient une taverne. On l'appelle Geneviève-la-Folle, parce qu'elle perdit un peu la tête lorsque Etienne Marcel l'abandonna.

— Qui ne connaît Geneviève-la-Folle! dit Perrin Macé; vous-même, n'avez vous pas quelquefois fréquenté sa taverne?

— Quoi qu'il en soit, continua maître

Saboureau sans répondre à l'à-propos de l'ancien orfèvre, il paraît que cette aventure a fait naître dans le cœur de Jean de Charny une haine terrible contre Etienne Marcel, et il disait à sa sœur qu'il saisirait ardemment la première occasion de vengeance qu'il rencontrerait. Et comme sa sœur lui faisait remarquer qu'il s'exposerait beaucoup s'il s'attaquait à un homme tel que le prévôt, il répondit qu'il avait pris ses précautions, et que monseigneur le Dauphin lui avait d'avance accordé sa grâce pour le cas où il tuerait Etienne Marcel. Voilà, maître Perrin Macé, tout ce que j'ai appris. Vous êtes satisfait.

— D'autant plus que si je vous demandais cela, c'était par pure curiosité : je ne connais ni Etienne Marcel ni Jean de Charny, et ils peuvent s'entr'égorger tout à leur aise sans que je m'en inquiète.

— Alors je vous quitte, et je vais payer mon drapier.

— Dans deux mois, n'est-ce pas ?

— Dans deux mois vous serez remboursé.

— Sinon... vous savez, je fais comme le drapier ; le Châtelet est grand, on

trouvera bien une petite place pour vous y loger.

— Chut ! fit Guillaume en roulant ses gros yeux.

— Je sais bien que vous craignez le bruit, le scandale ; un membre de la chambre des Comptes faisant des dettes !...

Guillaume Saboureau s'était levé.

— Après tout ce ne serait pas plus curieux qu'un trésorier donnant de faux comptes, et faisant bénéfice sur les deniers du roi.

— Quelle mauvaise langue vous faites!

D'honneur !

— Quoi ! Jean Baillet...

— Jean Baillet, maître Perrin Macé, a malversé dans l'administration des revenus, et il y a maintenant un déficit de quinze mille écus. Ceci est un secret ; on s'en est aperçu à la chambre des Comptes, et si demain maître Baillet ne peut présenter à réquisition les quinze mille écus, il est mis en jugement. Le gaillard ne se doute de rien, il avait si habilement arrangé les chiffres! Je le

défie bien de trouver dans ses coffres les quinze mille écus qu'on lui demandera.

— Dieu soit loué! justice sera faite.

— Adieu, maître Macé... et surtout de la discrétion pour l'affaire du trésorier.

— Je serai muet. Adieu.

A peine l'empereur de Galilée fut-il parti que Perrin Macé se rendait en toute hâte chez le seigneur des Armeries, près la porte Barbelle-sur-l'Eau.

Il aurait voulu lui parler, mais un serviteur qu'il rencontra sortant lui annonça que son maître était absent. Toutefois, Perrin Macé, en habitué de la maison, monta dans la chambre de messire Jacques, qu'il trouva ouverte, et y laissa ces mots écrits sur un parchemin en caractères de convention, qu'aucun indiscret ne pouvait lire.

« Etienne Marcel court un danger
» dont je vais le prévenir. Le trésorier
» Jean Baillet va être à nous; cela me
» coûtera quinze mille écus, mais Jean
» Baillet nous servira beaucoup. Je re-
» viendrai demain. »

Un corridor séparait cette chambre de celles réservées à la dame Hermance des Armeries. Au moment où Perrin Macé sortait de chez messire Jacques, il entendit parler dans la pièce voisine; une voix d'homme frappa son oreille : c'était celle de Raoul, le chevalier d'Herbignières.

— Il est seul avec dame Hermance, pensa Perrin Macé, je serais curieux de savoir ce qu'ils peuvent se dire.

Alors Perrin Macé, qui connaissait parfaitement toute la maison, se glissa dans les plis d'une double tapisserie qui

donnait sur l'escalier d'un côté, et vers la chambre de dame Hermance de l'autre. De là il pouvait tout entendre et gagner l'escalier dès qu'il craindrait une surprise.

Il écouta.

VI.

Amour et Politique.

Avant d'écouter avec maître Perrin Macé ce qui se disait dans la chambre de dame Hermance, nous avons besoin de rapporter quelques détails préliminaires.

Une heure plus tôt, Jacques des Armeries était sorti sans que sa femme sût où il allait.

Presque aussitôt dame Hermance avait fait venir Odette.

— Messire Raoul est-il ici? lui demanda-t-elle.

— Oui, Madame, mais il se prépare à sortir.

— Demande-lui s'il peut disposer d'un moment de son temps pour passer chez moi.

Odette disparut.

Dame Hermance, assise dans un fauteuil sculpté, paraissait sous l'impression d'une pensée vive; son teint, ordinairement pâle, s'était coloré, ses beaux yeux noirs lançaient des étincelles et toute sa personne semblait agitée d'une crise nerveuse.

Bientôt Odette revint accompagnée de Raoul.

— Messire Raoul de Brenne, dit la suivante.

Et elle allait se retirer.

— Reste, Odette, dit dame Hermance.

Raoul et Odette entrèrent.

Le chevalier vint saluer la dame et lui baisa la main.

— Vous m'avez fait demander, belle dame ; heureux de vous obéir, je viens mettre mes hommages à vos pieds.

— Messire Raoul, je vous remercie de ces respects, dit dame Hermance ; j'ai à vous parler de choses graves et hautes... Cependant, Odette restera là ; vous ne vous en offenserez pas, Messire ;

j'ai pleine confiance en votre loyauté de chevalier, mais je dois à ma réputation de la conserver sans tache ; personne ne pourra dire : dame Hermance reçoit un chevalier chez elle, sans témoin, en l'absence de son mari.

Raoul s'inclina.

— Faites suivant votre volonté, belle dame.

— Quant à toi, Odette, montre-toi digne de l'estime que je te témoigne par une discrétion complète.

La jeune fille s'inclina respectueuse-

ment et alla se placer dans un angle de la porte entr'ouverte, sur un petit tabouret où elle occupait si peu de place que dame Hermance et Raoul eussent pu se croire seuls dans cette immense salle.

— Messire, asseyez-vous; je le veux bien.

Raoul s'assit sur une chaise placée à trois pas du siége de dame Hermance.

Le chevalier était vraiment beau sous son costume neuf; avec les trois cents livres reçues de messire Jacques, il avait remonté sa garde-robe, qui en avait tant

soit peu besoin. Il était vêtu d'un pourpoint de velours brun, enrichi d'or; ses chausses étaient de drap vert foncé, et le tout faisait merveilleusement ressortir les formes gracieuses de son corps; son épée, qu'il portait d'une façon royale, son chaperon à plume, qu'il tenait respectueusement à la main, complétaient l'ensemble et lui donnaient cet air d'un cavalier plein de charmes.

— Ce que je vais vous demander, Messire, c'est, de votre part, une grande franchise, dit dame Hermance.

— Je vous la promets.

— Donc, quel est votre véritable nom?

Raoul se tut un moment; il n'était pas préparé à cette question.

Dame Hermance vit son embarras, et en fut péniblement affectée.

— Quoi donc! Messire, dit-elle avec reproche, à cette première question si simple, vous hésitez!

— Ah! madame, il faut qu'elle me soit adressée par vos lèvres pour que j'y réponde : Je me nomme Raoul d'Herbignières.

— Et vous n'êtes pas Raoul de Brenne, neveu de mon mari ?

— Je ne le suis pas, dit le chevalier avec effort.

— Alors, je suis plus contente de vous ; vous répondez maintenant en loyal chevalier. Je vous avais bien jugé la première fois que je vous vis.

— La première fois ?

— Ne vous en souvient-il plus ? demanda dame Hermance dont la figure sérieuse s'illumina d'un sourire.

— Oh! si, je m'en souviens! C'était au sortir de l'église Sainte-Croix, il y a cinq mois...

— Et vous m'avez suivie jusqu'auprès de cette maison, disant que vous braveriez tout pour parvenir jusqu'à la porte. Vous y êtes entré maintenant...

— Et j'en rends grâce à Dieu, notre maître, et à la Vierge, notre sainte Mère; car le temps que j'ai passé ici, près de vous, comptera pour les plus heureux moments de ma vie.

— Pourquoi donc paraissiez-vous

craindre cette reconnaissance, que j'ai provoquée plusieurs fois ?

— Pourquoi ! Ah ! Madame, il me faut trahir un serment pour vous répondre ; j'avais juré de me taire.

— Je répondrai donc pour vous : Vous n'avez pas voulu me reconnaître parce que vous étiez ici dans un dessein mauvais, et que vous conspiriez avec les ennemis du dauphin de France.

— Qui vous a dit !...

— Oh ! vous n'exigerez pas de moi

une confiance que vous m'avez refusée ! Je sais vos projets : Vous voulez, ou plutôt, ceux qui vous dirigent veulent profiter des malheurs de la France et de la captivité du roi pour mettre sur le trône, au préjudice des enfants du roi Jean, un prince astucieux et méchant, qui n'a nul droit, ni devant Dieu, ni devant les hommes, pour ceindre la couronne de France !

Dame Hermance s'était levée ; elle était belle d'héroïsme en prononçant ces paroles.

Raoul la contemplait avec ravissement.

C'est en cet instant que maître Perrin Macé se glissa entre la tapisserie d'où il devait entendre la suite de cet entretien.

— Messire Raoul, reprit dame Hermance, dites-moi si vous avez embrassé cette mauvaise cause par conviction de conscience ?

— Il faut bien vous avouer que non, Madame, répondit le chevalier avec confusion.

Et il raconta dans tous ses détails l'aventure du caveau de maître Perrin Macé, et ce qu'il en était advenu.

— Vous n'avez pas compris, lui demanda dame Hermance qui avait religieusement et silencieusement écouté, vous n'avez pas compris que les égards dont vous êtes maintenant comblé, n'ont pour cause que la crainte que vous inspirez à mon mari et à celui dont vous parlez ?

L'ancien orfèvre, derrière sa tapisserie, fit une grimace en lui-même.

— Elle a deviné juste, pensa-t-il.

Raoul était de plus en plus confus.

— Je n'y avais pas songé, dit-il.

— Et vous n'avez pas vu, reprit dame Hermance en s'animant, que ce que vous faisiez là était indigne d'un chevalier français. Où est donc cette loyauté qu'on admirait autrefois ? Savez-vous, Messire, ce qui fait le malheur de la France ? C'est qu'il n'y a plus ni vertu, ni courage ; et quand Dieu ne voit plus rien au cœur d'un pays, il se retire de lui, il l'abandonne !

— Que devais-je donc faire ?

— Vous pouviez paraître céder d'abord ; vous n'eussiez peut-être pas sorti vivant de ce caveau. Mais après, dès

que vous avez été libre, vous deviez quitter cette maison, et aller tout avouer, tout dénoncer entre les mains du dauphin Charles ; la rébellion eût été arrêtée dans son germe, étouffée dans son principe ; et maintenant elle a grandi, elle s'est développée à l'ombre, elle a couvé secrètement, et à un jour donné, elle éclatera formidable, invincible peut-être ! Songez que je ne parle pas ici avec mon cœur d'épouse, mais avec la conscience de votre devoir. Voilà le mal que vous avez fait.

D'Herbignières se leva à son tour :

— Eh bien ! Madame, chassez-moi,

maudissez-moi, mais laissez-moi vous dire d'abord que je suis resté ici parce que je ne pouvais plus en sortir, parce que toutes mes pensées s'envolaient vers vous, parce que vous voir était ma vie, mon bonheur, parce que je vous aimais... je vous aime de toute la force de mon âme, de toute la puissance de mon cœur!... Voilà la vérité. Voilà pourquoi je suis demeuré ici, heureux, insouciant de tout ce qui n'était pas vous, et n'ayant qu'un désir, celui de faire durer éternellement ces instants qui me semblent des rêves, et que je passe près de vous!...

Raoul était tombé à genoux et

avait pris la main de dame Hermance.

— Calmez vos transports, dit la jeune femme en retirant sa main et en cherchant elle-même à dominer son émotion; ce n'est point pour entendre de douces paroles que je vous ai mandé. Ce que je veux, c'est que vous quittiez le service de cette cause injuste que vous avez épousée; vous n'avez rien encore fait pour elle, mais le jour n'est peut-être pas loin où elle vous demandera de la servir. Dieu vous garde de tirer jamais votre noble épée pour la souiller d'une félonie!

— Parlez ! dites-moi ce qu'il faut faire ; j'obéirai aveuglément !

Dame Hermance se recueillit.

— Je ne vous demanderai pas de trahir brutalement vos complices ; il me suffit que vous ne les aidiez pas : d'autres travaillent heureusement à déjouer la trame ourdie. Promettez-moi seulement de faire ce que je vous indiquerai quand le moment sera venu.

— Je vous le jure !

— Bien ! Vous me confiez votre hon-

neur de chevalier, il est entre des mains qui en auront soin.

Raoul se rapprocha de la belle jeune femme.

— Et pour ce dévoûment sans bornes, dit-il, pour cette abnégation absolue, ce renoncement complet à toutes mes promesses, me permettrez-vous quelquefois de vous dire bien bas : je vous aime !

— Je vous le pardonne aujourd'hui, répondit dame Hermance avec calme, mais je vous le défendrai demain. Je ne suis pas maîtresse de votre cœur, et je

ne puis vous empêcher de m'aimer; mais il ne faut pas me le dire... N'est-ce pas, ajouta-t-elle avec une émotion contenue, vous ne me répéterez pas cela; je vous en prie!

Raoul se précipita sur la main de dame Hermance et la couvrit de baisers. La jeune femme eut peine à dégager cette main de l'ardente étreinte du chevalier.

— Ainsi, Messire, de la discrétion, ne laissez soupçonner à personne ce que je vous ai dit; il dépend de vous de rester ici ou d'en sortir pour toujours.

— Oh! l'enfer ne me ferait pas parler, répondit Raoul.

— Bien!... Je ne vous retiens plus, Messire. Au revoir.

Maître Perrin Macé, derrière sa tapisserie, comprit que tout était terminé, et que d'Herbignières ne pouvait tarder à sortir. Il s'esquiva aussi légèrement que possible; mais au lieu de descendre, il retourna dans la chambre de messire Jacques, où il savait bien que personne ne viendrait le chercher.

Là, il prit le parchemin sur lequel il

avait déjà écrit quelques mots et y ajouta, dans la même écriture de convention, la phrase suivante :

« Votre femme a tout découvert ; elle
» a entraîné Raoul. C'est un homme
» dont il faut absolument se débarrasser.
» Venez me voir ce soir. »

Perrin Macé plia le parchemin en quatre, et le plaça dans un endroit apparent, afin que le seigneur des Armeries le vît infailliblement.

— Maintenant, dit-il, prenons le chemin de la Cité, et sortons d'ici, s'il se

peut, sans être remarqué. Ah !... dame Hermance, vous vous intéressez au sort de ce gentil chevalier... Je n'aurai pas grand'peine à décider messire Jacques à l'emploi des grands moyens.

Deux minutes après, l'ancien orfèvre suivait la Seine en courant; il n'avait été vu de personne... excepté d'Odette, la jeune fille aux yeux d'Argus.

— Maître Perrin Macé sort de la maison, alla-t-elle dire en toute hâte à sa maîtresse.

— Nous sommes perdus, pensa la

jeune femme ; il doit nous avoir entendus. — Sais-tu où il était, Odette ? demanda-t-elle à la suivante.

— Je crois bien qu'il est sorti de la chambre de Messire notre maître.

— Ah !

Dame Hermance n'en dit pas davantage et courut à la chambre de son mari, qu'elle trouva ouverte.

Elle entra ; elle pressentait quelque chose et jeta rapidement les yeux sur tous les meubles. Le parchemin laissé

par Perrin Macé était sur une table ; la jeune femme s'en saisit.

A peine l'avait-elle parcouru qu'elle poussa un cri déchirant.

Odette accourut et vit sa maîtresse étendue sur le sol, privée de connaissance et tenant à la main le fatal parchemin.

Il avait fallu une bien forte secousse pour faire plier cette puissante nature.

La jeune femme ne tarda pas à revenir à elle ; elle ouvrit les yeux, et se

trouva dans les bras d'Odette éperdue. La suivante aida sa maîtresse à se relever et à s'asseoir sur un siége.

— Ouvre cette fenêtre, Odette, dit dame Hermance.

Odette ouvrit; un air froid et vif, — on était au mois de mars, — pénétra dans la chambre et vint fouetter le visage de dame Hermance, qui ne tarda pas à se remettre tout-à-fait. Elle relut alors le parchemin laissé par Perrin Macé et réfléchit avec plus de calme.

Un instant après elle avait pris une décision.

— Odette, dit-elle avec cette confiance qu'une femme du haut monde accordait souvent à la plus humble de ses servantes lorsque celle-ci lui témoignait un dévoûment absolu, Odette, cet écrit contient une menace de mort contre le chevalier.

— Ah! mon Dieu! fit la jeune fille effrayée.

— Je ne veux pas qu'il meure, Odette... et pour empêcher le danger qui s'élève contre lui, il faut que Raoul ne rentre pas ici.

— Mais comment le prévenir...

— Viens avec moi.

Odette revint avec sa maîtresse dans l'appartement de celle-ci.

Dame Hermance s'assit et écrivit quelques mots sur un petit parchemin, qu'elle roula et scella à la cire.

— Voici ce qu'il faut faire, Odette, dit-elle en remettant le parchemin à la jeune fille; la nuit tombe... tu vas sortir et te tenir à l'entrée de la rue Saint-Paul; de là tu surveilleras tous les côtés par où peut rentrer messire Raoul... Guette bien, Odette, guette bien! Et

dès que tu l'apercevras, donne-lui ce message en lui disant de le lire tout de suite... Tu m'as comprise ?

— J'ai compris : Messire ne rentrera pas.

Odette partit avec le parchemin, et dame Hermance des Armeries alla s'agenouiller et prier pour le chevalier ; elle rendit grâce à Dieu de ce qu'elle avait pu savoir d'avance ce que l'on méditait contre Raoul, et elle fit vœu à la Vierge de deux flambeaux d'argent qu'elle promit de donner à l'église Sainte-Croix, s'il échappait à ses ennemis.

Si dame Hermance n'eût pas connu le secret de l'écriture de Perrin Macé, le chevalier était indubitablement perdu ; la jeune femme, qui épiait avec soin, depuis plus de six mois, les démarches de son mari, était parvenue à trouver la clé de cette écriture mystérieuse, que messire Jacques avait un jour laissée dehors. Dame Hermance la copia, et se garda bien de l'enlever, en sorte que messire Jacques n'eût aucun soupçon.

Une heure après la scène que nous venons de rapporter, et alors que la nuit était presque entièrement close, Odette, qui n'avait pas quitté l'encoignure de la

rue Saint-Paul, vit un homme s'avancer. C'était bien Raoul.

— Messire... dit la jeune fille en l'abordant.

— C'est vous, Odette? demanda le chevalier surpris.

— Moi-même... un mot de notre dame; lisez.

— Mais vous voyez bien, belle enfant, qu'il fait noir comme dans un four...

— Oh! pas encore... tenez, Messire,

approchez de cette fenêtre; il y a une lumière à l'intérieur. Cela vous aidera.

— Raoul, sans comprendre, ouvrit le parchemin et lut ce qui suit, non sans quelque difficulté :

« Chevalier,

» On en veut à votre vie. Fuyez, » cachez-vous pendant quelque temps; » allez chez une pauvre femme dont je » vais vous donner la demeure; vous » me nommerez et vous serez bien reçu. » C'est chez Geneviève-la-Folle, rue » Saint-Christophe, maison du *Cerf-* » *aux-Abois*; vous serez là à l'abri de

» toutes les poursuites. Restez-y jusqu'à
» nouvel avis. Odette ira vous voir sou-
» vent et vous portera les nouvelles.
» Pour aujourd'hui, je ne puis rien vous
» dire de plus. Que Dieu vous garde,
» chevalier... Remerciez-le ce soir ; il
» lui a plu de vous sauver d'un grand
» danger.

» HERMANCE. »

— Qu'est-ce que cela veut dire, Odette ? demanda Raoul qui était devenu pâle.

— Je ne sais point lire, et j'ignore ce que contient cet écrit, répondit Odette ;

mais ce que je sais, c'est que maître Perrin Macé...

La jeune fille s'interrompit subitement.

— Eh bien! demanda d'Herbignières.

— Chut!... Messire Jacques...

Raoul se retourna et aperçut une ombre à vingt pas de là; il fallait les yeux d'Odette pour savoir qui ce pouvait être.

— Qu'importe! dit le chevalier, parle.

— Taisez-vous! taisez-vous! dit Odette effrayée, et partez... notre dame le veut, partez!

Et, légère comme une biche, elle s'enfuit et disparut en tournant la rue.

Quant au chevalier, il resta là un moment, immobile et comme hébêté; messire Jacques passa à une toise de lui sans le reconnaître.

— Allons, se dit Raoul, il faut aller chez Geneviève-la-Folle.

VII.

La Maison du Cerf-aux-Abois.

Le soleil s'était couché, le temps s'assombrissait; il allait pleuvoir.

Le chevalier d'Herbignières vint suivre le bord de l'eau, et en s'éloignant, il tourna plusieurs fois la tête vers la mai-

son de messire Jacques des Armeries, dont la noire silhouette se détachait sur le ciel. Quand il l'eut entièrement perdue de vue, il se mit alors à réfléchir à cet ordre de fuir que lui donnait dame Hermance. Il n'eut pas de peine à comprendre que la jeune femme avait découvert quelque complot tramé contre lui par Perrin Macé, peut-être, dont le nom était échappé à Odette, sans qu'elle ait eu le temps de s'expliquer.

Cette pensée amena dans l'esprit de Raoul un sentiment de reconnaissance infini envers dame Hermance ; la reconnaissance, lorsqu'elle vient se greffer sur

l'amour, a quelque chose de particulièrement suave : ce n'est plus un devoir rempli, c'est un élan de l'âme qui procure un bonheur ineffable.

Or, Raoul aimait dame Hermance, il aurait vainement cherché à se le dissimuler; il l'aimait, non de cet amour éphémère et passionné qu'il éprouvait naguère encore pour toutes les femmes, pourvu qu'elles fussent jeunes et jolies, mais d'un amour craintif, timide, défiant de lui-même, et par cela même plus vrai, plus profond et plus durable.

La vivacité de ses sentiments envers

la jeune femme était pour ainsi dire manifestée à ses propres yeux par l'influence salutaire que dame Hermance avait exercée sur lui. Femme essentiellement pure, d'un caractère élevé, la dame des Armeries ne pouvait aimer qu'un cœur noble et droit. Et d'Herbignières, jusque là sans scrupule et sans foi, avait senti ses habitudes se modifier peu à peu, et il en était arrivé à se transfigurer ; il était meilleur, son âme avait reçu les semences du bien, et comme, après tout, il n'était pas perverti par nature, il avait chance de devenir un honnête et loyal chevalier.

En cheminant le long du fleuve, il re-

passait ces pensées en son esprit et se trouvait étonné lui-même du changement survenu en sa personne; sa reconnaissance et son amour pour dame Hermance ne firent que s'en accroître.

— Chez *Geneviève-la-Folle!* pensa-t-il tout-à-coup; mais c'est bien là le nom de cette femme dont l'enfant était tombé dans le trou de la place Notre-Dame... Maison du *Cerf-aux-Abois*, c'est cela... Eh bien! je ne me trouverai pas tout-à-fait en pays inconnu.

Par une bizarrerie du sort, cette femme chez laquelle il allait, était — elle

ou son enfant — la cause première des événements qui occupaient maintenant la vie du chevalier; en effet, si l'enfant de Geneviève-la-Folle ne fût pas tombé dans cette excavation de la place Notre-Dame, Raoul ne l'en eût pas retiré et l'accident qui l'avait conduit dans le caveau de maître Perrin Macé ne lui fût pas arrivé. Par conséquent messire Jacques ne l'eût pas conduit chez lui. Devait-il remercier Geneviève ou la maudire? Il la remercia.

D'Herbignières avait marché lentement; bientôt une pluie fine commença à tomber; il pressa le pas et atteignit

presque à l'instant le Grand-Pont. La cloche du couvre-feu se fit alors entendre.

Le couvre-feu était d'institution récente, mais il était scrupuleusement observé; quand la cloche avait tinté, les boutiques devaient se fermer et les lumières s'éteindre. Si quelque ronde du guet apercevait une lueur, on entrait dans la maison et le contrevenant était passible d'une amende. Aussi, à partir de ce moment, les rues, qui n'étaient nullement éclairées, se vidaient de promeneurs; on n'y voyait plus que quelques passants qui filaient rapidement, ou bien encore des voleurs préparant un mauvais

coup, ou enfin des amoureux savourant leur martyre sous le balcon de leurs belles.

Ce soir-là, il faisait froid et sale; Raoul arriva dans la Cité sans avoir rencontré âme qui vive.

La rue Saint-Christophe était sur la gauche de Notre-Dame, non loin de la rue Saint-Landry; aussi le chevalier la connaissait-il bien. C'était la plus boueuse et la plus laide des trente-six rues de la Cité, ce qui n'est pas peu dire; elle était étroite, tortueuse, formée de maisons vieillies, hideuses, vermoulues, et qui menaçant toujours ruine, ne s'écroulaient cependant jamais.

La maison du *Cerf-aux-Abois* prenait son nom d'une légende populaire. On racontait que, sous le règne de saint Louis, un cerf de la forêt de Vincennes, poursuivi par des chasseurs, avait traversé une partie de la ville en s'enfuyant; les chasseurs et les chiens l'avaient suivi; arrivé à la Seine, l'animal s'y était bravement jeté et l'avait rapidement franchie; mais les chiens le serraient de près, et ils l'avaient atteint devant cette maison de la rue Saint-Christophe. A cet instant même, saint Louis sortait de Notre-Dame pour se rendre à Vincennes; il vit le tumulte, et ayant appris ce dont il s'agissait, il ordonna aux chasseurs d'a-

bandonner leur proie. Le cerf, haletant, fut délivré et on le rendit à sa forêt.

Nous sommes loin d'affirmer l'authenticité de cette tradition, et nous ne la donnons que pour faire connaître l'origine du nom singulier que portait la maison habitée par Geneviève-la-Folle.

La pluie était devenue assez intense pour transpercer à peu près le pourpoint de Raoul; il était temps qu'il fût rendu; encore eût-il trouvé difficilement la maison du *Cerf-aux-Abois*, si le propriétaire de cette bicoque n'avait eu l'idée de faire mettre au-dessus de la porte un

énorme bois de cerf qui en disait assez.

D'Herbignières frappa trois coups à cette porte et attendit.

Bientôt une femme vint demander qui heurtait.

— Un chevalier envoyé par haute et puissante dame Hermance des Armeries, répondit Raoul.

La porte lui fut ouverte, et le jeune homme reconnut Geneviève, qui tenait à la main une petite lampe.

— Entrez promptement, Messire, dit-elle; le couvre-feu est sonné, et comme

je tiens taverne, on me mettrait à l'amende si l'on me voyait vous ouvrir.

Raoul secoua son vêtement trempé de pluie et entra.

— Seigneur Jésus! vous êtes mouillé jusqu'aux os, dit Geneviève; venez avec moi, un bon feu est allumé dans ma cheminée et vous vous sécherez.

Elle passa devant Raoul et le conduisit dans une pièce faisant suite à la boutique; il y avait là une cheminée dans laquelle flambaient deux grosses bûches.

— Merci, bonne Geneviève, dit le chevalier en s'approchant du feu.

— Ah! s'écria celle qu'on nommait la folle, c'est vous qui avez sauvé mon fils!

Elle venait de reconnaître Raoul.

— Oui, dit celui-ci, c'est moi; et vous voyez qu'aujourd'hui vous allez acquitter votre dette de reconnaissance, car je viens, au nom de dame Hermance, vous demander l'hospitalité pour quelques jours.

— Que je suis heureuse de pouvoir faire suivant votre désir! répondit Geneviève avec un sourire. J'ai là une petite chambre où vous serez bien, si vous n'êtes pas trop difficile.

— Je ne le serai point, Geneviève; mais il faudra que tout le monde ignore ma présence chez vous.

— Vous pouvez être tranquille; je ne suis pas assez riche pour avoir une servante, aussi vous n'avez pas à craindre l'indiscrétion.

— Bien, Geneviève, je vous remercie.

— Avez-vous faim? avez-vous soif, Messire?

— Non... demain, l'appétit me viendra.

— A votre aise... Tenez, Messire, voyez-vous cet ange aux lèvres roses ?

Et Geneviève montrait un petit lit placé au fond de la salle, près d'un autre plus grand, et dans lequel dormait un beau garçon.

— C'est votre enfant, dit Raoul.

— Celui que vous avez retiré du trou où il eût peut-être péri sans vous. Venez l'embrasser, Messire, cela lui portera bonheur.

Le chevalier sourit; il prenait pour un instant de folie ce qui n'était que

l'exubérance de l'amour maternel. Il se leva cependant, et vint donner un baiser sur la joue suave de l'enfant.

— Oh! le bonheur ne lui manquera pas, à celui-là, dit Geneviève en venant s'asseoir près du feu, non loin de Raoul; au ciel, il a pour protecteur saint Pierre, sous l'invocation duquel il a été baptisé; et sur la terre, un ange — dame Hermance — prend soin de lui.

— Dame Hermance!

— Elle-même; voulez-vous, Messire, que je vous raconte comment j'ai connu dame Hermance?

— Si je veux! si je veux! Oui, racontez, vous me ferez plaisir, répondit d'Herbignières qui se sentait heureux en entendant parler de dame Hermance.

— Oh! c'est une bien simple histoire. Un jour, — j'étais bien pauvre et bien malheureuse alors, depuis une semaine je mourais de faim; — un jour, j'étais à la porte de Notre-Dame, c'était la fête de la Nativité de notre Seigneur Jésus... et je demandais la charité, ayant Pierre sur mes bras. C'était la première fois que j'essayais, et encore avais-je grand'-honte... Dame Hermance passa; elle me vit, elle vit mon enfant et s'intéressa à

lui ; alors sa main généreuse mit dans la mienne une pièce d'argent, et elle me promit de venir me voir. Depuis ce jour je n'ai plus mendié ; le bonheur m'est arrivé comme à mon insu. Quant à Pierre, c'est dame Hermance qui paie tout pour lui, et sa générosité me donne encore le moyen de mettre en réserve un petit trésor qui grossit chaque jour, et qui permettra plus tard à mon fils de se trouver à l'abri du besoin. Aussi, je suis bien heureuse, et l'on dit que je redeviens jeune.

— Mais vous l'êtes, dit Raoul en regardant Geneviève avec sympathie.

Elle pouvait avoir trente ans; mais ses traits, d'une beauté frappante, portaient un cachet de candeur et d'innocence qui la faisait paraître plus jeune : elle avait le corps mince, souple et léger, de beaux cheveux d'un noir de jais, et je ne sais quoi d'aristocratique et de noble dans la physionomie.

Geneviève, cependant, n'était qu'une pauvre enfant du peuple, ou plutôt, elle n'était enfant de personne, car elle n'avait jamais connu ses parents.

Tout-à-coup, on entendit distinctement heurter à la porte extérieure.

— Qui peut venir à cette heure? demanda Raoul.

— Lui, bien sûr! dit Geneviève dont les traits s'étaient rapidement rembrunis, et dont l'œil était devenu méchant. Messire, dit-elle à Raoul, si vous voulez n'être pas reconnu, il faut monter par cet escalier dans la chambre qui sera la vôtre. Vous y trouverez un lit toujours prêt; couchez-vous, vous êtes mouillé, vous avez froid... Allez, Messire.

— Je me retire; bonsoir, Geneviève.

— Dieu vous garde cette nuit.

Dès que Raoul fut sorti, la tavernière alla ouvrir.

Un homme fort, assez court de taille, entra immédiatement dans la pièce que le chevalier venait de quitter.

— Il fait froid ce soir, dit-il en s'approchant du feu.

Geneviève parut se radoucir, et fit de son mieux pour paraître aimable; mais lorsque le nouveau venu détournait la tête, la figure de Geneviève prenait une expression de haine terrible et farouche. Il devait y avoir entre elle et cet homme un abîme infranchissable d'inimitié.

— Geneviève, j'ai soif, dit l'inconnu en se débarrassant de son manteau.

Il alla embrasser l'enfant qui dormait.

— Toujours boire! fit Geneviève avec une intonation de voix singulière.

On ne savait si c'était un reproche ou un encouragement.

— Je ne boirai plus, dit l'étranger, quand tu m'auras rendu ton amour.

Geneviève ne répondit rien; mais ses yeux lancèrent un éclair.

— Aime-moi, ou donne-moi à boire, reprit-il.

L'inconnu se mit à table, et la tavernière lui servit un pot de vin.

— Buvez-donc, Messire Etienne, dit-elle.

Messire Etienne avala silencieusement cinq ou six gobelets de vin. Peu à peu, il se réchauffait, et bientôt le vin sec et capiteux qu'il buvait lui monta au cerveau.

— Sais-tu, Geneviève, dit-il tout-à-coup, que tu es une folle de refuser mon amour. Sais-tu que je suis l'homme le plus puissant de Paris, Etienne Marcel,

le prévôt des marchands; celui qui a fait faire cette enceinte qui rend la ville imprenable; un homme devant lequel le Dauphin lui-même tremble et plie! Ah! s'ils savaient que je viens si souvent me mettre aux pieds d'une femme qui me repousse avec dédain!...

— Vous vantez votre puissance, dit Geneviève avec intention.

— Dis donc que je la réduis. Je t'ai dit que j'étais le maître de Paris; je suis mieux que cela, le maître de la France, car je veux lui donner un roi.

— Charles de Navarre, n'est-ce pas?

— Qui t'a dit...

— Vous me le répétez chaque fois que vous venez.

— Oui, parce que je sais que tu es muette... Il me faut garder tout au fond de ma pensée quand je suis hors d'ici. J'aime à pouvoir m'épancher une heure par semaine.

— Qui vous demande vos secrets; vous savez bien qu'ils ne m'importent point.

— Je veux te les dire, moi. N'est-ce

pas une preuve de plus de cet amour que tu repousses et auquel tu ne veux plus croire ?

— Taisez-vous, Messire ; cet enfant abandonné par vous à son berceau nous sépare à jamais.

Etienne Marcel buvait toujours ; sa raison l'abandonnait.

— Cet enfant, j'en ferai un duc, dit-il, un prince ; laisse-le-moi prendre. Il m'appartient.

— Vous avez perdu tous vos droits sur lui ; il n'est que l'enfant de Dieu.

— Folle! te dis-je, tu refuses de t'associer à ma fortune; tu ne vois donc pas que mon étoile grandit chaque jour, et que quand Charles de Navarre sera roi de France, ce sera moi qui gouvernerai sous son nom.

— Quand il sera roi.

— Tu railles : Geneviève, avant la fin de l'année, Charles aura reçu de moi le sceptre royal. Le terrain est préparé; le peuple est pour nous; qu'une circonstance favorable se présente et tout sera dit.

— Mais votre futur roi est prison-

nier. N'est-il pas aujourd'hui détenu dans un château-fort, à Arleux, sur la frontière de Picardie ? Beau roi qui se trouve sous les verroux !

On connaît l'arrestation de Charles de Navarre, qui avait eu lieu l'année précédente à Rouen, au milieu d'une fête donnée par le Dauphin le dimanche des Rameaux.

Le roi Jean venu secrètement à Rouen, accompagné d'une force armée imposante, envahit la grande salle du festin et s'écrie : — « Que personne ne remue sous peine de mort ! » et il va droit au

Navarrois dont il s'empare de sa propre main. Aussitôt quatre autres seigneurs attachés à la personne de Charles-le-Mauvais, parmi lesquels se trouvait le comte d'Harcourt, sont chargés de chaînes. Après cette expédition, Jean-le-Bon se met tranquillement à table, et, le banquet terminé, monte encore plus tranquillement à cheval et escorte, suivi du Dauphin et de toute sa suite, jusqu'au-delà des murs de la ville, le chariot qui contenait les quatre seigneurs prisonniers. La place est bientôt choisie, et il les fait décapiter en sa présence, sans autre forme de procès.

Quant au Navarrois, voici, d'après les chroniqueurs du temps, les différentes demeures qu'il eut pour prison : Il fut d'abord transporté au Louvre, et de là au Châtelet ; ensuite on le transféra au Château-Gaillard, près des Andelys, où la reine Marguerite, femme de Louis X, avait été étranglée pour adultère ; puis à Crèvecœur, et enfin à Arleux, où il était alors.

Etienne répondit :

— Niaise ! que sont-ce les verroux quand on a pour soi la main qui ouvre ! Le gouverneur du château d'Arleux est gagné ; au jour oulu, Charles partira.

— Et ce jour ?

— Il n'est pas fixé ; cela dépendra des circonstances.

— Et de la volonté de Dieu.

— Dieu, Geneviève, est toujours du côté des plus forts. — J'ai soif.

— C'est assez, dit la tavernière ; le guet peut passer et vous entendre, vous avez le verbe haut. Je vous engage à partir.

— Partir !...

Geneviève fit un geste affirmatif.

— Il n'y a rien de nouveau aujourd'hui, pensa-t-elle; je n'ai pas besoin de le faire jaser plus longtemps.

Etienne Marcel s'était levé. Dès que les fumées du vin agissaient un peu fortement sur son cerveau, il devenait docile à la moindre parole de Geneviève; la force morale l'abandonnait. Aussi ne se livrait-il jamais, ailleurs, au moindre excès; c'était en secret, loin de tous les yeux, qu'il venait parfois boire et réveiller au cœur de Geneviève les plus déchirants souvenirs en lui parlant de son amour.

— Reprenez votre manteau, et partez, dit Geneviève.

Marcel prit son manteau, et se dirigea vers la porte avec assez d'assurance.

— J'ai soif, Geneviève, dit-il encore.

— Le vent souffle dehors ; l'air vous rafraîchira, et l'eau du ciel vous désaltérera.

Elle ouvrit la porte et le poussa dans la rue; puis elle referma tout-à-fait, et revint dans sa chambre en laissant échapper un soupir de satisfaction. Elle était débarrassée d'un terrible poids.

— Ah! dame Heramnce, murmura-t-elle, il n'y a que vous qui puissiez m'imposer le sacrifice de voir ainsi cet homme! Vous l'avez voulu, votre volonté est faite!... Espérons que je serai bientôt déchargée de cette pesante croix!

Elle se signa et fit sa prière à Dieu.

VIII.

La Tribune du champ clos.

Le premier décembre 1357, c'est-à-dire neuf mois après les faits qui font le sujet de nos derniers chapitres, une agitation extraordinaire se remarquait à Paris. De grand matin, hommes, femmes

et enfants allaient et venaient par la ville. La plupart se dirigeaient avec empressement vers Saint-Cloud ; les uns y allaient à pied, les autres à cheval, certains même en bateau, quoique ce ne soit pas le chemin le plus court.

C'est que ce jour-là Charles II, roi de Navarre, arrivait à Paris.

Il s'était subitement évadé, dans la nuit du mercredi 8 au jeudi 9 novembre, avec la complicité de Pecquigny, du château d'Arleux, en Cambrésis, où il était toujours prisonnier ; et, après avoir rassemblé avec rapidité une armée nom-

breuse, il venait à Paris, non pas toutefois en ennemi et en conquérant, mais simplement comme un roi entrant dans sa capitale.

Telle était alors l'inertie du Dauphin Charles, de celui qu'on devait plus tard appeler *le Sage*, qu'aucune mesure n'avait été prise pour empêcher l'arrivée du roi de Navarre; au reste, le prince, jeune et sans expérience, était assurément moins coupable que ceux qui l'entouraient. Etait-ce, de la part de ces derniers, incapacité ou trahison? Il est permis de supposer que, pour certains d'entre eux, il y avait une coupable in-

différence ou même une secrète félonie.

Quoi qu'il en soit, Jean de Meullent, évêque de Paris, accompagné d'Etienne Marcel, prévôt des marchands, et d'un grand nombre d'autres fonctionnaires, était allé au-devant du Navarrois, et peu s'en était fallu que tous ne le reçussent comme leur redouté maître et seigneur.

Des appartements avaient été préparés pour Charles à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, où il arriva vers le milieu de la journée. Depuis ce moment, la foule ne cessa de se porter vers ce point; le Pré-aux-Clercs, qui avoisinait, fut envahi par une immense multitude,

et le reste de la ville ressembla bientôt à un désert.

Il faut dire cependant que le peuple paraissait plus curieux qu'enthousiasmé ; cet amour du petit peuple pour le roi, qui fut longtemps un des traits principaux du caractère français, subsistait encore malgré les revers, les malheurs qui avaient accablé la royauté et qui étaient ensuite retombés sur les populations.

Malgré cette bonne disposition, la misère avait rendu les masses tellement inertes, qu'un changement de dynastie pouvait s'opérer sans qu'elles eussent la

force de s'y opposer ou seulement la volonté d'en témoigner leur mécontentement. Le moment était donc parfaitement choisi pour l'exécution d'un projet conçu depuis longtemps déjà.

Le but ostensible et apparent du voyage de Charles-le-Mauvais à Paris, était de réclamer du Dauphin la levée des confiscations qui avaient été prononcées contre lui; dépouillé du comté d'Evreux et de plusieurs autres apanages, il venait les redemander au nom de la justice, disait-il.

Il faisait ce jour-là un temps admi-

rable, malgré la saison avancée dans laquelle on était entré; le soleil était radieux, l'air tempéré, les rues sèches et propres; tout concourait donc à faire sortir de leurs maisons les habitants de Paris.

Quand le roi de Navarre se fut un peu remis de ses fatigues, on le vit sortir de l'abbaye, suivi de ses fidèles; il n'y avait plus de retenue; les gens qui tenaient le plus au Dauphin, ou qui devaient le plus y tenir par les liens de la reconnaissance, se faisaient remarquer par leurs attentions et leurs respects pour le roi de Navarre.

Mais celui qui trônait véritablement au milieu de tous ces courtisans, c'était le prévôt des marchands, Etienne Marcel; aimé du peuple, adoré de la bourgeoisie dont il défendait les intérêts avec tant de succès, il se sentait fort, et se disait avec un certain orgueil que tout devait se faire par lui, qu'il était le maître, et qu'il tenait entre ses mains la couronne de France. Le roi de Navarre semblait près de lui se baisser pour la recevoir.

Il y avait, à l'extrémité du Pré-aux-Clercs, un champ clos qui servait de lice pour les combats judiciaires, dont l'ab-

surde et barbare usage avait résisté jusque-là au progrès de la civilisation. A l'entrée de ce champ clos se trouvait une estrade où se plaçaient les juges du combat.

Charles de Navarre vint jusque-là, à pied; il monta sur l'estrade, suivi d'Etienne Marcel et de plusieurs autres personnages au milieu desquels nous eussions pu reconnaître messire Jacques des Armeries et maître Perrin Macé.

Puis, quand l'enclos se fut rempli d'une partie des bourgeois et du peuple qui occupaient le Pré-aux-Clercs, Charles

commença un discours. Il avait la parole haute, puissante; on l'entendit et on l'écouta avec attention.

Il commença par se justifier des griefs qu'on lui reprochait et par essayer de démontrer l'injustice des coups qui l'avaient frappé. Puis s'animant, il parla des horreurs de sa prison, et la dépeignit sous des couleurs qui émurent.

Enfin, sortant tout-à-fait de son sujet, il vint s'apitoyer sur les maux de la France, parla de ses provinces envahies et ravagées, de l'ennemi qui était aux portes de la ville et que l'enceinte élevée par Etienne Marcel pouvait seule arrêter.

Il fit ressortir de quelle nécessité serait une armée organisée, prête à repousser les Anglais. Il montra qu'il était impossible de former cette armée, et que la ville, abandonnée à elle-même, était menacée des horreurs d'un siége régulier. Pour terminer, il nomma les auteurs de tous ces maux, et dans ses reproches, le Dauphin lui-même ne fut pas épargné.

Ce discours, auquel il ne manquait qu'une conclusion, produisit une impression très-vive sur ceux qui l'entendirent. On cria vive le roi de Navarre ! et le prévôt se demandait si, brusquant les choses, il ne devait pas acclamer Charles

comme roi de France. Mais la réflexion le retint. Ses plans n'étaient point dressés en conséquence, et il y avait à craindre, en agissant ainsi, de se trouver en face de l'imprévu. On en resta donc là, et le prince rentra à l'abbaye.

Tandis que ces événements se passaient, deux personnes étaient réunis dans une maison située à l'autre bout de Paris, près la porte Barbelle-sur-l'Eau.

Ces deux personnes étaient dame Hermance des Armeries et le chevalier Raoul d'Herbignières.

Nous avons quitté Raoul à un moment où la colère de Jacques des Arme-

ries et de Perrin Macé devait se déchaîner sur lui. Nous devons dire comment il avait pu jusque-là échapper à ses ennemis.

Tout d'abord, Jacques et maître Perrin Macé avaient fait les recherches les plus actives pour retrouver d'Herbignières; cet homme, emportant leur secret et pouvant à chaque instant, par une dénonciation, faire avorter leurs projets, cet homme leur pesait, et ils eurent pendant quelque temps de continuelles frayeurs.

Toutefois, après un mois de recherches sans succès, leurs craintes diminuèrent sensiblement; la raison en était dans

l'accroissement continuel du nombre de leurs complices, dans la puissance de plusieurs d'entre eux, et dans l'inertie du gouvernement.

Le Dauphin, d'ailleurs, eût-il su ce qui se passait et eût-il voulu y porter remède que les moyens lui en eussent manqué. Raoul cessait donc d'être bien redoutable, d'autant plus que rien n'annonçait qu'il eût l'intention de dénoncer les choses, puisqu'il ne l'avait point encore fait.

Dès ce moment, on cessa de rechercher le chevalier, et celui-ci put prendre

un peu de liberté, quoique en se tenant sur ses gardes.

Enfin, au commencement de l'automne, quand les conspirateurs n'eurent plus de mesures à s'imposer, il arriva qu'un jour Jacques et Raoul se rencontrèrent; le chevalier s'attendait à être suivi et inquiété; il n'en fut rien : on le regardait désormais comme un être inoffensif indigne de préoccuper un moment ceux qui avaient bien autre chose à penser.

Aussi, lorsque d'Herbignières, le premier décembre au matin, reçut par Odette un mot de dame Hermance qui le priait de venir, vers deux heures après

midi, à la maison de la porte Barbelle, il y courut avec bonheur, sans crainte aucune. Dame Hermance, d'ailleurs, lui annonçait que son mari n'y serait pas de la journée, et que tous les serviteurs, à l'exception d'Odette, avaient déjà quitté la maison pour aller voir l'entrée du roi de Navarre.

Le cœur de Raoul battait doucement en pénétrant dans cette demeure ; il y avait assez longtemps que dame Hermance n'était allée chez Geneviève-la-Folle.

En voyant la jeune femme, le chevalier ne put s'empêcher de tomber à ses pieds.

— Relevez-vous, Messire chevalier, dit dame Hermance ; nous avons à causer de choses importantes.

— En est-il de plus importantes pour moi que de vous dire encore... ce que vous m'avez défendu tant de fois... de vous dire je vous aime...

— Messire, je vous en prie... il s'agit de l'intérêt du roi ; un bon chevalier ne doit rien avoir de plus cher.

— Eh bien ! je vous écoute, dit Raoul ; vous allez me parler de l'arrivée du roi de Navarre qui détruit toutes vos espérances... et les miennes.

— Toujours le doute, Raoul ! Il faut que ce soit moi qui remonte votre courage et vous dise que rien n'est perdu.

Le chevalier hocha la tête.

— Dame Hermance, dit-il, le roi Jean ne remontera jamais sur son trône, et le Dauphin ne sera jamais roi de France.

— Vous êtes un prophète de malheur... Moi je vous dis que le roi Jean ressaisira son sceptre, à moins qu'il ne plaise à Dieu de le rappeler à lui tandis qu'il est entre les mains des Anglais. Mais en tous cas, le Dauphin Charles lui succèdera... Il le faut, et cela sera, parce que cela est juste.

Dame Hermance dit ces mots, non d'un ton d'inspiré, mais avec cette conviction profonde que les cœurs droits peuvent seuls posséder.

— Je veux bien espérer, dit Raoul; mais que ferez-vous maintenant pour empêcher les conjurés de donner la couronne au roi de Navarre?

— C'est pour en parler que je vous ai appelé... car c'est sur vous que je compte pour arrêter le mal et empêcher le crime de se consommer.

— Sur moi! fit d'Herbignières surpris.

— Ne m'avez-vous pas dit que vous mettiez votre cœur et votre bras au service de notre sainte cause ?

— Je l'ai dit, et je suis prêt à le faire.

— Je vous remercie, Raoul. Maintenant, je vais vous dire ce qu'il faudra faire. Venez avec moi dans mon oratoire, nous y trouverons ce dont j'ai besoin.

L'oratoire était un réduit retiré situé au fond de tous les appartements ; on y arrivait par un couloir particulier. Ses vitraux coloriés laissaient à peine filtrer un rayon du jour.

— Odette, dit dame Hermance, allume une lampe et viens avec nous.

Odette se hâta d'obéir et précéda sa maîtresse dans le couloir; elle ouvrit la porte de l'oratoire; c'était une pièce plus longue que large, sans autre jour qu'une croisée gothique dont les vitraux représentaient un scène de la Passion. Quelques meubles en ébène accompagnaient un prie-Dieu recouvert de velours noir lamé d'argent. C'était dans ce lieu que se trouvaient réunis tous les parchemins de famille de la jeune femme; elle seule entrait dans cet oratoire, que son mari n'avait jamais eu la curiosité ni la piété de visiter.

— J'ai caché ici, dit dame Hermance, des parchemins qui m'ont été confiés par un ami de monseigneur le Dauphin; c'est messire Jean Baillet, son trésorier, parent de ma mère, la présidente de Budé. Ces parchemins, nous allons les lire ensemble, et ils nous donneront le moyen, peut-être, de conjurer le malheur qui menace la France.

La lampe fut installée sur une table, et là, tandis qu'ailleurs on acclamait le roi de Navarre, une femme et un simple chevalier travaillaient à ruiner ses prétentions et à tromper ses espérances.

Ils demeurèrent là près de deux heures, pendant lesquelles Odette, penchée à une fenêtre de la pièce voisine, faisait le guet pour prévenir dame Hermance de l'arrivée de son mari si elle l'apercevait. Mais Jacques des Armeries était trop heureux de toucher au but de ses efforts pour se hâter de revenir ; il faisait sa cour à Charles de Navarre, le futur roi de France.

Après ces deux heures, Raoul partit ; il avait le cœur rempli d'une douce joie. Seul pour la première fois avec dame Hermance, il avait encore osé lui parler d'amour, et il avait vu la jeune femme

l'écouter avec douceur, puis une larme avait coulé de ses yeux, larme précieuse que le chevalier eût voulu recueillir et conserver.

D'Herbignières avait sur lui différents écrits et parchemins destinés à lui servir dans la délicate commission dont il était chargé. Un de ces parchemins surtout avait le don de l'attacher; il l'avait lu, relu, et le relisait encore en regagnant la maison du *Cerf-aux-Abois*, où il habitait toujours.

IX.

Le Capitaine des archers.

Le soir de ce jour, l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés offrait un aspect des plus animés; plusieurs de ceux qui étaient allés à la rencontre de Charles-le-Mauvais avaient jugé à propos de

rester près de lui, futurs courtisans qui s'essayaient déjà. C'est là ce dont tout pouvoir naissant est premièrement pourvu ; il n'a pas encore d'armée, pas de ministres, pas d'organisation, mais il a des courtisans.

Le prévôt, Etienne Marcel, était demeuré, ainsi que Perrin Macé. Marcel avait fait mettre à l'abbaye un détachement de la garde bourgeoise qu'il avait lui-même instituée, et qui, depuis quelque temps, était entièrement chargée de la police de la ville. C'était la garde bourgeoise qui surveillait les remparts ; c'était elle qui faisait le guet, qui gardait

les prisons, et même le Dauphin.

Or, à une heure assez avancée de la soirée, alors qu'une partie des plus intrépides, et le prévôt lui-même, avaient quitté la place, un jeune officier, portant l'uniforme des archers du roi, se présentait à la porte principale de l'abbaye et demandait à parler au roi de Navarre.

Les gardes bourgeois qui veillaient le firent entrer dans une salle basse où se trouvaient réunis quelques officiers de l'armée de Charles, et avec eux plusieurs parisiens, au nombre desquels était maître Perrin Macé.

— Voici, dit le garde qui avait introduit le jeune homme, un officier qui demande à voir le roi.

— De quelle part? demanda-t-on.

— De la part de notre haut et puissant seigneur le Dauphin, régent de France.

Ces quelques mots produisirent une sensation intraduisible dans la salle; tous les yeux se tournèrent vers l'officier. La pièce était vaste et mal éclairée; c'était un ancien réfectoire du couvent.

— Et qui êtes-vous? demanda au jeune homme un officier d'âge mûr, qui paraissait avoir une autorité particulière.

— Le chevalier Raoul d'Herbignières, capitaine des archers du roi, répondit simplement le jeune homme.

A ce nom, à cette qualification, maître Perrin Macé fit un bond et vint près de Raoul.

— Cet homme vous ment! Messires! dit-il, il n'est pas capitaine des archers, il n'est pas envoyé par le Dauphin.

— N'ai-je donc pas les insignes de mon grade ? fit observer le chevalier avec fermeté.

— Mensonge !

— Et ce brevet signé de la main même de monseigneur ?

Raoul déplia et montra l'heureux parchemin qu'il avait tant lu et relu.

— C'est vrai, dit le vieil officier ; cette justification suffit, Messire. Je vais faire demander à notre sire s'il peut et veut vous recevoir.

— Mais non! mais non! s'écria maître Perrin Macé tout étourdi de ce qu'il voyait; ne laissez pas cet homme pénétrer jusqu'à notre roi, vous voyez bien que c'est un de nos ennemis.

— Maître, dit sévèrement l'officier, mesurez vos paroles; les officiers du régent de France ne sont pas nos ennemis.

L'ancien orfèvre eût bien désiré qu'Etienne Marcel fût encore là; il prévoyait que ce message devait amener quelque chose de fâcheux, et le prévôt eût pu, certainement, empêcher Raoul d'arriver jusqu'à Charles.

Après une attente de quelques minutes, un nouvel officier vint prier le capitaine des archers de le suivre.

Ils traversèrent ensemble une partie de l'abbaye et arrivèrent à l'appartement réservé au roi. Il était seul.

— Le chevalier Raoul d'Herbignières, dit l'officier en introduisant le jeune capitaine.

Raoul rassembla toute sa science et toute sa fermeté pour accomplir la mission qui lui valait son brevet de capitaine. D'un coup-d'œil, il embrassa le local et le locataire. Le local était une

grande salle froide et humide, à peine meublée, ornée de quelques mauvais tableaux de sainteté. Le locataire, assis dans un fauteuil vermoulu, près d'une table couverte de différentes pièces écrites, était un homme de taille moyenne, au teint pâle, aux yeux vifs; il était vêtu d'un pourpoint de soie foncé, de chausses de même nuance, et coiffé d'un chaperon de drap vert bordé de rose. Il pouvait avoir vingt-cinq ans, quoique sa figure parût plus âgée.

— Vous venez à nous de la part de notre bien-aimé cousin Charles? dit le roi quand ils furent seuls.

— C'est le régent, Sire, qui m'envoie vers vous; ces mots de sa main vous l'apprendront, répondit le capitaine en remettant au roi une feuille de parchemin sur laquelle le Navarrois jeta un regard négligent.

— Et quel est l'objet de votre mission?

— Monseigneur le Dauphin désire savoir quelles ont été les intentions de votre Grandeur en venant à Paris.

— Mais... personne ne l'ignore, répondit simplement le roi; je suis venu

réclamer de sa justice la levée des confiscations qui ont été prononcées contre moi.

— Monseigneur désire aussi connaître quand vous quitterez Paris.

Le roi ne répondit pas immédiatement.

— Ceci est autre chose, dit-il enfin ; il est évident que je resterai à Paris jusqu'à ce que justice me soit rendue.

— Cette réponse est bien celle que monseigneur le Dauphin espérait, répon-

dit Raoul; en sorte que s'il arrive, ce qui est certain, que monseigneur fasse droit à vos justes demandes, vous sortirez incontinent de la ville?

— Mon cousin tient donc bien à notre départ? observa Charles.

— Il y tient, Sire, répondit fermement le capitaine.

Le roi jeta sur d'Herbignières un regard impérieux.

— Est-ce bien là le ton que notre cousin vous a ordonné de prendre auprès de nous?

— Monseigneur m'a recommandé d'allier les plus grands respects à la fermeté la plus absolue. Je m'y efforce.

— La fermeté n'est cependant pas dans les allures ordinaires de notre cher cousin.

— Vous avez certainement raison, Sire; mais monseigneur a enfin compris que cette fermeté, dans les circonstances présentes, est indispensable; il veut mettre un terme à l'anarchie qui nous désole et rétablir l'autorité sur un pied ferme et redoutable.

— C'est une bien lourde tâche pour ses jeunes bras.

— Dieu qui la lui a donnée, Sire, lui accordera la force nécessaire pour l'accomplir.

— Il est bien de mettre en Dieu sa confiance ; mais mon cousin compte-t-il uniquement sur Dieu pour chasser les Anglais qui sont aux portes de sa capitale, et pour payer la rançon du roi son père ? Vous me semblez, capitaine, un habile politique ; répondez-moi franchement.

— Je vais le faire, Sire. Monseigneur sait combien ses ennemis sont nombreux, mais il craint bien moins ceux du dehors que ceux du dedans. Ce qu'il veut avant tout, c'est de délivrer Paris des factions qui le ruinent ; c'est d'anéantir à jamais les espérances d'hommes félons et perfides qui profitent des malheurs de la guerre pour travailler à établir, au profit de leurs ambitions personnelles, une autorité nouvelle. Quand Monseigneur le Dauphin aura fait cela, il se tournera vers les Anglais, et, avec l'aide de Dieu et de Saint-Denis, il en aura bientôt raison. Mais pour atteindre son premier but, Monseigneur a besoin que vous

quittiez Paris. Votre présence, Sire, dans cette ville, entretiendrait l'insolence des factieux; elle serait un encouragement à certaines tendances que Monseigneur ne souffrira pas plus longtemps.

— Voilà qui est clair; notre cousin nous regarde comme le bouc émissaire qu'il faut à tout prix chasser. A-t-il donc quelques soupçons sur nous?

— Aucun, Sire, et Monseigneur veut vous le prouver en se rendant à vos observations et en vous donnant le baiser de paix. Mais Monseigneur sait que, malgré vous, Sire, votre seule présence

apporte le trouble; rendez-lui le service de quitter cette ville aussitôt que l'objet pour lequel vous êtes venu sera accompli.

L'humeur altière du roi de Navarre s'agitait; il était tellement sûr de lui-même, il croyait tellement posséder le terrain qu'il ne crut pas devoir garder certains ménagements.

— Ce langage est peut-être dur, dit-il à Raoul; notre cousin devrait réfléchir à sa position... C'est presque une menace qu'il m'adresse; une menace quand j'ai une armée aux portes de Paris, et que lui se trouve ici sans gardes, n'ayant

d'autre soldatesque que celle créée par son prévôt... soldatesque sur la fidélité de laquelle il pourrait être imprudent de compter trop absolument.

— Me permettrez-vous, Sire, de remarquer que vos paroles sont plus menaçantes encore? Oubliez-vous que Monseigneur est chez lui, tandis que vous êtes en pays étranger, et que la fermeté du langage que je tiens en son nom n'a rien de surprenant dans la bouche d'un maître.

— Vous perdez toute mesure, capitaine des archers, dit Charles avec hauteur.

— Non, Sire, répliqua d'Herbignières avec fierté; je ne fais que vous exprimer la suprême volonté de mon maître et seigneur, qui exige que vous quittiez ces lieux.

Charles se leva, et regarda en face celui qui osait lui tenir un tel langage.

L'attitude du chevalier était ferme et digne.

— Vous direz à notre cousin, répondit le roi de Navarre, que nous quitterons cette ville quand tel sera notre bon plaisir... et que s'il nous est agréable d'y rester, nous y resterons.

— Il faudra donc, Sire, que votre seigneur suzerain prenne de grands moyens pour arriver à ses fins.

— De quels moyens entendez-vous parler ?

Raoul devint pâle, non de peur, mais ce qu'il allait dire était le point capital de sa mission, et il craignait de le mal dire.

— De quels moyens ? répéta le roi.

— Il donnerait ordre à quelques-uns de ses archers de venir arrêter le fauteur des troubles de Paris...

Charles tressaillit de fureur.

— Pas un mot de plus ! dit-il dans le paroxime de la colère.

— J'ai un mandat à accomplir, et je l'accomplirai, dit avec énergie le capitaine.

Le Navarrois se radoucit. D'Herbignières reprit :

— Vous rappelez-vous, Sire, il y a trois ans, un médecin, moyennant une somme de cent mille écus, se chargea d'empoisonner le roi Jean ; vous le rappelez-vous ?

Charles fit un mouvement et devint livide.

— Après ?

— Vous rappelez-vous que ce fut dans une halte de chasse que l'infâme tenta d'exécuter son épouvantable projet, mais que la coupe offerte au roi lui ayant échappé des mains, le lévrier qui toucha au liquide renversé dévoila le crime en tombant mort sur le sol ; vous le rappelez-vous ?

— Après ?

— Vous rappelez-vous que ce scélérat, saisi de remords avant de mourir, remit lui-même les preuves écrites aux mains de Jean Baillet, trésorier de France ; vous le rappelez-vous ?

— Après ?

— Vous rappelez-vous, ou plutôt vous savez le nom de ce maudit : c'était le médecin Jouvelin; et son complice, le véritable empoisonneur du roi Jean, s'appelait...

Charles fit un bond et se saisit d'une épée.

— Misérable ! s'écria-t-il.

D'Herbignières porta une main rapide à la poignée de son arme.

— Prenez garde, Sire, j'ai tout pouvoir ; si mes paroles vous blessent, vous reconnaissez donc qu'elles sont vraies, et que les pièces qui sont en la possession du Dauphin peuvent peser d'une manière implacable sur vous.

— Ces pièces... elles n'existent plus.

— Vous vous trompez, Sire ; ces preuves que vous avez crues détruites,

elles existent, intactes et entières; les pièces brûlées en votre présence étaient d'habiles copies.

— Des copies!

— Croyez-vous donc, Sire, qu'une telle arme n'est pas terrible entre les mains de celui qui la possède? Le Dauphin ne manquera pas de trouver dix hommes de cœur capables de vous faire rendre votre épée. Représentez-vous donc ensuite le roi de Navarre traîné devant ses pairs pour y être jugé comme empoisonneur! Que devient sa réputation de prince magnanime, le prestige

qui entoure son nom aux yeux de la multitude ! Je vous dis, roi de Navarre, que le Dauphin de France tient votre tête entre ses mains !

Raoul se tut un moment, comme pour juger de l'effet produit par ses paroles.

Le roi Charles s'était assis, et il torturait de ses doigts crispés la broderie de son vêtement d'hermine ; son regard avait pris un aspect féroce ; il se demandait s'il ne devait pas faire massacrer sur l'heure ce dur raconteur de vérités. Mais c'eût été un crime inutile.

— Si vous le voulez, Sire, reprit d'Herbignières, ces extrémités seront évitées; Monseigneur le Dauphin lèvera les confiscations prononcées contre vous, et vous fera rendre les écrits dont je vous ai parlé, aussitôt que vous serez rentré dans votre comté d'Evreux.

Un fin sourire erra sur les lèvres de Charles; il comprenait qu'il fallait momentanément céder. Mais la partie n'était que remise, et il lui était loisible de revenir à la charge.

— Vous pouvez dire à mon cousin, répondit-il avec calme, que je quitterai

Paris aussitôt que notre réconciliation aura eu lieu.

— Et d'ici-là, Sire, aucune tentative de désordre ; d'ailleurs toutes les précautions sont prises, au moindre mouvement les preuves dont je vous ai parlé sont mises au jour, répandues parmi le peuple, et il aime le roi, ce pauvre peuple, parce que le roi a frappé surtout la noblesse... Votre influence est dès lors à jamais perdue.

— Il suffit; ma conduite sera conforme à la droiture... Allez, et faites part à mon cousin de ce que je vous ai

dit; répétez-lui que pour éviter les maux qu'il redoute, je ferai ce qu'il désire, et que si je lui réclame les parchemins qu'il possède, c'est bien moins par crainte d'un châtiment que nul ne saurait m'infliger, que par le désir d'éviter de scandaleuses révélations. Retenez bien ceci, jeune homme : c'est qu'il n'est peut-être pas un roi dont la conscience soit pure de toute souillure; tantôt c'est la raison d'Etat, quelquefois l'ambition... et souvent aussi des motifs dont personne n'est juge, et que personne ne saurait apprécier.

Quelques minutes après, Raoul avait

quitté l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés.

Nous devons maintenant dire le mot de cette scène.

Le Dauphin ne savait rien de ce qui se passait. C'était le trésorier Jean Baillet qui, possesseur des fameux parchemins, avait combiné cette attaque. Le difficile était de trouver un homme assez osé, assez décidé pour l'exécuter. Il fallait aussi que celui auquel on s'adresserait fût dévoué à la cause du Dauphin, et la cour du prince était tellement peuplée d'ennemis ouverts ou cachés que le choix était embarrassant.

C'est sur ces entrefaites que dame Hermance des Armeries, initiée par Jean Baillet à toutes ces contre-mines en faveur du bien public, avait proposé Raoul d'Herbignières dont elle connaissait le courage. Seulement Raoul ne possédait aucun titre qui permît d'en faire le bras dirigeant ; on y obvia en présentant au Dauphin un brevet de capitaine des archers du roi, que le prince signa volontiers.

Tout étant ainsi préparé, on suggéra facilement au Dauphin l'idée d'envoyer un officier vers le roi de Navarre, afin de connaître ses intentions. Un parche-

min scellé du sceau royal donna cette charge à d'Herbignières, qui reçut ouvertement des instructions bien différentes de celles que dame Hermance lui avait données dans l'oratoire, après la lecture des pièces qui devaient servir, le cas échéant, à dresser l'accusation contre le roi de Navarre.

Et si celui-ci semblait décidé à ne pas tenir compte des menaces que Raoul allait lui faire, le jeune capitaine se chargeait, avec quelques hommes dévoués, de le faire arrêter. L'armée de Charles était demeurée en dehors de Paris ; le roi n'avait avec lui que quel-

ques officiers. Un coup de cette nature, exécuté avec hardiesse, devait nécessairement intimider les conjurés et les prendre au dépourvu.

Il y avait bien, dans tout cela, quelques éventualités défavorables; on ne tenait aucun compte du prévôt des marchands, adversaire infatiguable et puissant, cependant. Mais c'était le coup du désespoir; il fallait le tenter, sous peine de perdre définitivement le parti la de royauté légitime.

Nous avons dit que le Dauphin ne fut pas mis dans le secret de cette tentative;

sa jeunesse, son caractère irrésolu eussent été un danger que l'on voulait éviter. Un petit nombre de fidèles serviteurs eut seul connaissance de cette partie de dés dont la couronne de France était l'enjeu.

Quelques jours plus tard, le 12 décembre, le roi de Navarre et le Dauphin eurent une entrevue au Palais. Charles-le-Mauvais avait entièrement dissimulé à ses partisans l'objet de la visite qu'il avait reçue, et ceux-ci attendaient toujours le mot d'ordre qui devait être le signal de la révolte ouverte. Etienne Marcel surtout pressait Charles de donner son approbation aux plans qu'il

avait conçus ; mais le roi retardait toujours.

L'entrevue du Dauphin et de Charles de Navarre eut donc lieu, en présence d'un grand nombre de personnes. Le Dauphin rendit au roi le droit de souveraineté sur le comté d'Evreux, sur Mantes et Meulan. Charles-le-Mauvais fit hommage au régent pour ces trois fiefs, et après de réciproques promesses, on échangea le baiser de paix.

Le lendemain, 13 décembre, le roi de Navarre quittait Paris après avoir fait savoir à Etienne Marcel que le temps

ne lui semblait pas encore propice à l'exécution de leur projet, et qu'il allait rassembler une armée plus nombreuse, qui pût, au besoin, soutenir ses prétentions.

Charles partit pour la Normandie, où il reçut bientôt les mystérieux parchemins qui l'avaient si fort épouvanté.

Mais il devait plus tard répéter deux nouvelles tentatives d'empoisonnement, cette fois sur la personne du régent lorsqu'il fut Charles V, et, en 1384, une autre sur Charles VI, le duc de Valois son frère, et ses oncles les ducs de Berry,

de Bourgogne et de Bourbon. Cinq de compagnie, il n'y allait pas de main morte.

Voici, à l'occasion de ce dernier attentat, les instructions qu'il donna au ménestrel Woudreton, et qui nous prouvent combien il était versé dans la connaissance des poisons :

« Il est une chose qui se appelle » *arsenic sublimat* » (arsenic sublimé, aujourd'hui acide arsenieux). « Se un » homme en mangeait aussi gros que un » poiz, jamais ne vivrait. Tu en trouve- » ras à Pampelune, à Bordiaux, à

» Bayonne et par toutes les bonnes villes
» où tu passeras, à hôtels des apothi-
» caires. Prends de cela et fais-en de la
» poudre, et quand tu seras dans la
» maison du roy, du comte de Valois
» son frère, des ducs de Berry, Bour-
» oig ne et Bourbon, tray-toi près de la
» cuisine, du dréçouer, de la bouteille-
» rie, et de quelques autres lieux où tu
» verras mieulz ton point; et de cette
» poudre mets ès potages, viandes ou
» vins, au cas que tu le pourras faire à
» ta seureté; autrement ne le fay point.»
(*Leçons de chimie élémentaire*, par M. J. Girardin.)

Woudreton fut pris, jugé et écartelé en place de Grève, en 1384.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

5,093 — Abbeville, Typ. R. Housse.



